MYSTERIA

Revue Mensuelle Illustrée

d'Études Initiatiques

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DU

Docteur PAPUS





3e VOLUME — 1re ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 9 (SEPTEMBRE 1913)

PARTIE PHILOSOPHIQUE

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

Société civile de Publication et de Conférences « Les Amis de Saint-Yves

15, Rue Séguier, Paris (VIe). — Téléphone : 816-09

Le numéro : **1** fr. **25**   Un AN { **10** francs pour la France. **12** francs pour l'Etranger.

(Tous les Abonnements partent de Janvier)

ABONNEMENTS

Les abonnements de « MYSTERIA » partent tous du 1er janvier. Les abonnés qui souscriraient dans le courant de l'année recevront les numéros parus. Cela était nécessaire pour éviter une foule de complications de comptabilité.

Tous les abonnements doivent être servis par l'Administration de la Revue (Société civile de publications et de conférences « *Les Amis de Saint-Yves* », 15, rue Séguier, Paris.)

Nous donnons ci-dessous un bulletin d'abonnement.

Je soussigné (nom et adresse très lisibles)

....

....

déclare par la présente souscrire un abonnement d'un an à la revue « **MYSTERIA** ».

Ci-joint, valeur (bon de poste, mandat au nom « Administrateur de Mysteria, etc... ») *de* **dix** *francs* (France) *ou de* **douze** *francs* (Étranger).

MYSTERIA (Renseignements utiles)

DIRECTION :
15, rue Séguier, 15
Téléphone : 816-09
PARIS (VI°)
DIRECTEUR
PAPUS
Secrétaire de la Rédaction
COMBES Léon

ADMINISTRATION :
Abonnements
Publicité
Vente au numéro
SOCIÉTÉ CIVILE
"LES AMIS de SAINT-YVES"
15. rue Séguier, 15
PARIS

Manuscrits. — Les manuscrits doivent être adressés à la *Rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus, à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

Prière d'adresser tous les échanges : 15, rue Séguier, Paris.

*
* *

« **MYSTERIA** » est, en France, l'organe officiel des formations suivantes :

ORDRE MARTINISTE, Délégués et Loges dans toutes les parties du monde.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE ✻ CROIX, réservé aux anciens Martinistes.

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES.

UNION IDÉALISTE UNIVERSELLE.

RITE ANCIEN ET PRIMITIF DE LA FRANC-MAÇONNERIE (Chapitre et Temple INRI).

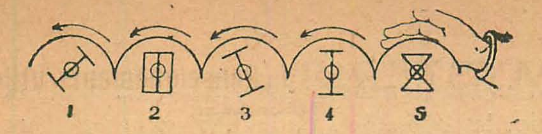
RITE NATIONAL ESPAGNOL (Loge symb. Humanidad).

ÉGLISE GNOSTIQUE UNIVERSELLE (siège central, Lyon).

ACADEMIA SYMBOLICA (Paris).

ORIENTAL TEMPLAR ORDER (O. T. O.) (Londres et Berlin).

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES MÉDICALES APPLIQUÉES (PARIS).



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

La guerre contre les Sociétés secrètes

Après la conquête des Moulins à vent, la guerre contre les Sociétés secrètes était inévitable.

Ne vous demandez pas ce qu'il faut entendre par ce mot « Sociétés secrètes ».

Du moment que, se plaçant au-dessus de l'Évangile, la Chevalerie de la Triste-Figure, composée des *Beaux*, des *Vrais*, des *Seuls*, tire l'épée de saint Pierre contre elles, le peuple le plus spirituel de la terre n'a pas besoin de savoir où elles commencent et où elles finissent.

Il est d'ailleurs d'une clarté éblouissante qu'elles ne ressemblent pas à tous ces États nationaux qui se renseignent mutuellement par leurs espions et leurs diplomates; ni aux administrations « publiques » où cependant les initiés, c'est-à-dire les fonctionnaires que nous payons pour nous cacher ce qui s'y passe, sont seuls admis à pénétrer. Elles ne ressemblent pas non plus à la Magistrature, à l'Armée, aux Bureaux de poste, ni aux Maisons de

banque, de commerce ou d'industrie, dont les travaux, les opérations ou les affaires ne regardent pas les curieux du dehors. Elles ne ressemblent pas davantage à la Police, qui se vante à tort d'être secrète, puisque nous pouvons voir dans la rue tous ses agents en uniforme ou en bourgeois ; ni aux Collèges, ni aux Lycées, ni aux Facultés de droit ou de médecine, où l'on n'est reçu qu'après un examen sévère et qu'en payant des redevances qui sont des droits d'instruction, c'est-à-dire d'initiation. Elles ne ressemblent même pas aux Ordres religieux, dont les couvents ne recèlent aucun mystère; ni au Tiers-Ordre Franciscain, lequel cache difficilement son jeu à la Maçonnerie Universelle qu'il combat; ni à l'Ordre des Jésuites, dont les œuvres ténébreuses ne sont connues que de ces Messieurs; ni à l'Ordre de la Milice dite de Jésus-Christ, dont le rituel et les magnifiques costumes militaires ne sont un mystère pour aucun de ses membres; ni encore moins à ce qu'on appelle par euphémisme la Maçonnerie française, puisque celle-ci est une maison de verre pour ses adversaires les plus acharnés, et que, d'autre part, la Préfecture, qui n'a jamais eu rien d'occulte, a « de tout temps réchauffé des agents secrets dans son sein (1) ».

Cependant, c'est bien contre la Maçonnerie fran-

(1) Ce secret de polichinelle, qui est celui de l'État et qui est vieux comme les rues, a été révélé en 1885 dans les *Souvenirs d'un Préfet de police* du F.·. Louis Andrieux.

çaise, à laquelle, dit-on, aboutissent toutes les Sociétés dites secrètes du pays, c'est bien contre cette Maçonnerie-là, magnifiquement trahie et trompée depuis 1877, que nous devons lever le balai des grands jours, afin de permettre à la Chevalerie de la Triste-Figure de redevenir la seule puissance capable de traire proprement le bon lait de la France.

Il y aurait sans doute une petite distinction à faire entre la Maçonnerie française, à laquelle des loups ravissants ont appris à ne croire à rien, et la Maçonnerie Universelle, qui croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme ; mais les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls*, qui sont des gaillards très retors, ne veulent faire aucune distinction susceptible de nuire à leur campagne, espérant bien que le monde sera assez godiche pour les croire sur parole, et assez aveugle pour confondre avec le Grand-Orient de France les Sociétés fermées et les Loges de la Maçonnerie Primitive qui, très capables de le remplacer à l'occasion, relèvent uniquement de la Maçonnerie Universelle à laquelle il n'appartient pas.

Le malheur est que saint Jean, dans sa première Épître catholique, donne le conseil de se méfier des plus beaux esprits, et que saint Paul engage tout homme de bon sens à examiner, contrôler, éprouver toutes choses, à l'instar des Juifs de Bérée.

Les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls*, en seront donc pour leurs frais, car nous allons aider le public à examiner, contrôler, éprouver les calembredaines

qu'ils colportent en vue de justifier la croisade ridicule qu'ils ont entreprise.

* * *

M. Copin-Albancelli, qui est un ex-G.-O. de beaucoup de talent, a publié, il y a cinq ans, un livre remarquable, dans lequel il s'est attaché à prouver qu'un Pouvoir occulte se cache derrière le Grand-Orient.

S'est-il trompé? Evidemment non, car l'existence de ce Pouvoir occulte a été parfaitement avouée par le F.·. Dequaire-Grobel, le jour où, en clôturant le Convent de septembre 1888, il a dit :

« *Il y a derrière vous, à côté de vous pour mieux dire, un Pouvoir spontané, sans caractère officiel, non classé parmi ceux qu'étudie Montesquieu, qui vous seconde avec zèle et désintéressement, et qui cherche à faire marcher les mœurs de la même allure que vous imprimez aux lois.* »

Quelle est donc la nature de ce Pouvoir mystérieux, créé en dehors de la Fédération maçonnique française, et au mépris de sa souveraineté et des Constitutions du Grand-Orient?

Rien n'est plus facile à savoir, puisque toute cause peut être jugée d'après ses effets.

Eh bien, les effets de ce Pouvoir occulte, les voici : Dégradation de la Maçonnerie française, dans laquelle on a introduit des innovations qui, contraires au but et à l'esprit de l'Ordre, ont fait mettre

le Grand-Orient au ban de la Maçonnerie Universelle, — tandis que, marchant de la même allure, la corruption, la licence, l'immoralité, l'égoïsme, l'apachisme et l'esprit de révolte se sont répandus dans le monde profane, sous une poussée que la Chevalerie de la Triste-Figure ne devait pas manquer d'attribuer, non au Pouvoir occulte manœuvrant dans l'ombre, mais aux dupes de ce mystérieux pouvoir.

Celui-ci est donc bien un ennemi de la Franc-Maçonnerie ; autrement, il n'eût pas été nécessaire. Ses membres, peu nombreux, sont les malins, les suggestionneurs ; et les membres de la Fédération, si l'on s'en rapporte à la Chevalerie de la Triste-Figure elle-même, sont « en majorité des gens plus que médiocres », qu'il est facile de suggestionner et auxquels M. Copin-Albancelli, sans pitié pour des gens le plus souvent sincères, donne couramment l'épithète d' « imbéciles » et d' « aliborons ».

A ces « gens plus que médiocres », devant qui des mains invisibles ont aplani les chemins du succès, on a fait escalader toutes les charges de l'État, où on leur a fourni l'occasion de commettre toutes sortes de bêtises et de folies. Si bien que, maintenant, la Chevalerie de la Triste-Figure, jouant admirablement la comédie de l'indignation, rejette sur le dos de ces suggestionnés tous les méfaits des suggestionneurs du Pouvoir occulte, méfaits que M. Bidegain, ex-membre de la Loge « Les Hospitaliers socialistes » (Grande Loge Symbolique

Écossaise) et ancien protégé de l'Ill.·. F.·. Dr Blatin, a lui-même ainsi résumés :

« *Le Grand-Orient trahit la Franc-Maçonnerie qu'il a complètement détournée de son but... Il trahit la République et déterminera sa ruine en la rendant césarienne, sectaire, persécutrice* (1). »

Distinguons.

Le Grand-Orient, composé de dupes, c'est le bras qui exécute ; le Pouvoir occulte, lui, c'est la tête qui conçoit. Mais le Grand-Orient n'est pas seulement le bras qui exécute, il est un masque derrière lequel se dissimule le Pouvoir occulte.

Eh bien, arrachez ce masque, et ce fameux Pouvoir occulte, qui veut singer la Providence, vous apparaîtra tel qu'il est : ennemi de l'Ordre maçonnique tout entier. Arrachez ce masque, et vous comprendrez alors pourquoi la Maçonnerie Universelle considère et traite le Grand-Orient, inféodé à un Pouvoir adversaire illégalement constitué en dehors de la Fédération des Loges, comme un corps absolument étranger à la Maçonnerie (2).

⁂

Les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls*, muets devant le

(1) *Le Grand-Orient de France*, etc., par J. Bidegain (ex-18e), 1905, p. 4, 5.

(2) Par décision du Conseil de l'Ordre, en date du 9 juillet 1866, est considérée comme association étrangère à la Maçonnerie, toute Société qui, comme celle du Grand-Orient d'aujourd'hui, fait ce que voulait faire la Loge « l'Avenir » en 1866. (Voir le *Bulletin du G.·. O.·.*, sept. 1866, n° 7.)

Pouvoir occulte qui est *causa causarum* et par conséquent l'unique coupable, reprochent au Grand-Orient, lequel n'a de maçonnique que le nom, d'assurer sa domination et son recrutement par l'appui qu'il donne à ses adeptes (1).

Ce reproche est assez juste ; mais il est imprudent, car c'est celui-là même qu'on a fait pendant des siècles à d'intolérants sectaires qui, maîtres de la France, n'accordaient toutes les faveurs qu'à leurs partisans, et réservaient la prison, la potence et le bûcher à ceux qui, ne pensant pas comme eux, avaient l'audace de les rappeler au respect des lois de l'Évangile et osaient proclamer partout que la vraie doctrine du Christ était faite, non de dureté, de haine et de cruauté, mais de bonté, d'amour fraternel et de miséricorde.

Ouvrez le *Plaidoyer de Ripert de Monclar dans l'affaire des soi-disant Jésuites*, et vous y lirez ceci en bonne place :

« *La société affecte d'annoncer que par son crédit elle récompensera ses amis. La Nuzza ne se trompait pas, lorsqu'il l'accusait d'en faire gloire, pour attirer à elle les ambitieux. Elle emploie encore quand il le faut, pour acquérir des partisans, les trésors que son commerce lui acquiert dans les quatre parties du monde... Ceux qu'elle a gagnés lui servent à en gagner d'autres, ou par persuasion, ou par corruption, ou par dépendance des premiers. Ainsi le soin de se*

(1) L'*Initiation maçonnique*, par Ch. Nicoullaud, préface de M. l'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin. Paris, 1913, page 27.

y a un hameçon suspendu à une ligne, et, au bout de cette ligne, se trouve une main très reconnaissable, puisque le Pouvoir occulte, qui règne dans les ténèbres, est aussi *antimaçonnique* que l'était la puissance ténébreuse contre laquelle instrumenta jadis le Procureur Général de Monclar.

A la vue de cette main aux doigts crochus, le F.·. Gustave Téry, qui connaît un peu l'histoire, ne s'est pas trompé sur la vraie nature du démon dissimulé derrière le Grand-Orient : — « *Jésuites et demi !* » s'est-il écrié en quittant avec fracas la Compagnie de la rue Cadet (1).

Les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls* voudraient bien, à leur reproche de démonialité, ajouter que tout Frère Maçon, en entrant en Loge, est tenu de déposer un baiser sur le derrière de Satan ; mais ils n'osent pas pousser la plaisanterie jusque-là, de peur de voir se fâcher tout rouge le P. Louis Josef, qui s'est toujours flatté d'avoir accès dans les ateliers et qui, par conséquent, n'aurait jamais pu y pénétrer sans payer cet « infâme tribut ».

Laissons cela et raisonnons un peu.

Avant 1717, les candidats Maçons étaient tenus, en Angleterre, de jurer sur les saints Évangiles fidélité à Dieu, *à la Sainte Église* et au Roi — et ceci n'avait rien de commun avec le culte païen du Phallus.

Après 1717, ils jugèrent sur la Bibl e fidélité à

(1) Voir *le Matin*, article de M. Gustave Téry, novembre 1904.

Dieu et au Roi, et leur symbolisme recouvrit une clef unique capable de s'adapter aux divers cultes confessant Dieu et l'immortalité de l'âme.

Dès lors, il n'y eut plus suprématie d'un culte sur les autres cultes: tous, comme dans l'antiquité, furent reliés entre eux par une chaîne invisible d'initiés, et ainsi fut constituée l'Unité, la Religion-Une et vraiment catholique, dans la diversité des religions particulières.

Or, en France — où des éléments romanistes ont employé sans cesse toutes sortes de moyens pour dénaturer et faire méconnaître cette Maçonnerie-là, qui est la vraie — en France, disons-nous, les anciennes Constitutions ont été violées depuis 1877, et le candidat-Maçon ne jure plus que sur un livre sans intérêt fidélité à ce qu'on lui dit être et ce qu'il croit être la Maçonnerie. Et comme le pseudo-Maçon français n'assiste à aucun cours sur le Symbolisme, comme il ignore absolument la signification des emblèmes qui décorent les Loges, les Chevaliers de la Triste-Figure, répondant au désir secret du Pouvoir occulte et *antimaçonnique* éclipsé par le Grand-Orient, rivalisent d'entrain pour donner à ces emblèmes, sans avoir à craindre le moindre démenti, toutes les interprétations fantaisistes et ordurières qui leur passent par la tête.

N'ont-ils pas été, ces gros malins, jusqu'à apprendre à tous les « ânes » et à tous les « aliborons » que la Tour Eiffel, malgré sa forme de clocher de cathédrale, était le symbole du dieu Priape !

Mettons à part la Maçonnerie Universelle qui, demeurée fidèle à ses anciennes Constitutions et n'admettant la suprématie d'aucun culte sur les autres cultes, est, pour cette raison même, frappée d'anathème par une puissance qui veut dominer le monde. Cette Maçonnerie-là, dont la morale est identique à celle de n'importe quelle religion, est au-dessus de toutes les attaques et n'a rien de commun avec la confrérie à laquelle le Pouvoir occulte qui gouverne en secret le Grand-Orient a fait enseigner et adopter toutes choses contraires aux traditions, à l'esprit et au but de l'Ordre.

Ne nous occupons que de ce qui se passe chez nous, où l'on continue malgré tout à appeler la France « fille aînée de l'Église », — de cette Église particulière dont il n'a plus été question en Maçonnerie à partir de 1723.

La vérité est la loi du Ciel, dit le *Tchoung-Young;* ne cachez point la vérité quand vous la connaissez, dit le *Koran;* il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, a dit le Christ.

On n'est l'ennemi de personne quand on dit la vérité.

Mettons les choses au point.



Que le Grand-Orient soit un corps étranger à la Maçonnerie, c'est un fait d'autant plus certain qu'il se l'est annoncé à lui-même en 1866 (1).

(1) Voir la décision du Conseil de l'Ordre, en date du 9 juillet 1866 (*Bulletin du Grand-Orient,* sept. 1866, nº 7).

Que les membres de la Fédération française aient été et soient encore les dupes d'un pouvoir illégal fonctionnant à l'ombre du Grand-Orient, c'est un fait également certain et qui ne saurait être contesté par M. Copin-Albancelli lui-même.

Que ce pouvoir illégal soit *antimaçonnique*, ceci n'a plus besoin d'être démontré, puisque tous les actes qu'il a poussé le Grand-Orient à commettre, n'ont eu pour but que d'avilir celui-ci aux yeux de la France et de le faire mépriser par la Maçonnerie Universelle.

Eh bien, y a-t-il dépravation des mœurs chez les dupes que ce Pouvoir occulte a faites et qu'il fait encore, chez les dupes que la Chevalerie de la Triste-Figure ne se lasse pas de traiter de « gens plus que médiocres » et d' « imbéciles » ?

Nous n'en croyons rien. Et si nous n'en croyons rien, c'est parce que nous n'avons pas encore vu, au sujet de leurs mœurs, un seul Concile se rassembler pour les juger.

En revanche, depuis l'an 345 jusqu'en l'an 1545, on ne compte pas moins de trente-quatre Conciles ayant eu à s'occuper de la dépravation et de l'incontinence du clergé ou des moines.

On nous dira que c'est là de l'histoire ancienne. D'accord, mais pas si ancienne cependant que celle sur laquelle on table pour condamner en cinq secs les dupes du Pouvoir occulte *antimaçonnique*, et, par la même occasion, les membres des Sociétés dites secrètes n'ayant aucun rapport direct ou indirect avec le Grand-Orient qu'il gouverne.

On nous dira de même que la multiplicité des Conciles touchant cette matière prouve que les autorités ecclésiastiques ont toujours été pour des mœurs pures. Nous n'en doutons pas; mais cela prouve aussi, d'une façon très nette, que ce n'est pas uniquement à la suite des Sociétés dites secrètes qu'on rencontre la dépravation des mœurs.

Ici, nous n'insinuons rien contre telle ou telle institution religieuse; nous disons tout bonnement que les vices sont communs à tous les êtres humains, sans distinction de culte, et que la dépravation qui en découle est un effet de l'ignorance et de l'oubli des règles établies pour la combattre.

Les cultes interdisent précisément à leurs fidèles d'avoir des mœurs impures, et la Maçonnerie exige de ses membres de bonnes mœurs.

S'il y a des taches au soleil, celui-ci n'en reste pas moins un foyer de lumière. S'il y a de mauvais Chrétiens, la morale du Christianisme n'en est pas cause et reste la même; s'il y a de mauvais Maçons, la morale de la Maçonnerie ne change pas et ne peut pas en être rendue responsable.

En ce qui concerne la France, s'il y avait immoralité constatée chez les adeptes du Grand-Orient, ils n'en seraient même pas responsables, attendu que l'unique coupable serait, une fois de plus, le grand dresseur de pièges, autrement dit le Pouvoir *anti-maçonnique* occulte auquel ils sont soumis sans le savoir et qui a tout fait pour les corrompre, en même

temps qu'il les plaçait dans le cas d'être mis au ban de la Maçonnerie Universelle.

* * *

Dans le Paradis Terrestre, les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls*, n'auraient pas eu besoin de manger du fruit défendu.

Comme les anciens casuistes, ils sont nés pareils à des dieux, avec la science infuse du Bien et du Mal.

Aussi cela leur permet-il de se poser en arbitres du salut ou de la damnation des êtres humains, et de les juger sans crainte d'être jugés à leur tour (1).

Quelques passages de Dulaure sur le culte du phallus chez les anciens suffisent à ces Messieurs pour condamner les Initiations de l'antiquité et, par contre-coup, les Initiations modernes (2).

Mais la Chevalerie de la Triste-Figure a beau se donner des airs de Saint-Office, elle oublie une chose importante : c'est ce passage d'une recommandation que le pape Benoît XIV adressa un jour aux juges de ce fameux tribunal :

« ... *On ne peut porter un jugement équitable sur le véritable sens d'un auteur, à moins qu'on ne lise entièrement l'ouvrage ; qu'on ne compare entre elles les choses qui sont placées en différents endroits ;*

(1) « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. » (Matt., VII, 1.)

(2) Voir l'*Initiation maçonnique*, par Ch. Nicoullaud. Préface de M. l'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin. Paris, 1913.

que, de plus, on ne se soit appliqué à saisir le dessein général de l'auteur et le but qu'il se propose ; car on ne doit pas juger d'un écrivain sur une ou deux propositions tirées de l'ensemble de son ouvrage, ou considérées et examinées séparément des autres que le livre renferme (1). »

La Chevalerie de la Triste-Figure a-t-elle suivi ces sages recommandations ? Pas du tout. A-t-elle vu dans Dulaure la condamnation des Initiations anciennes ou modernes ? Pas davantage. Elle se contente de ramasser de-ci de-là ce qui convient à sa thèse accusatrice et... à bas les Initiations ! à bas les Sociétés secrètes ! à bas la Franc-Maçonnerie !

Ce n'est peut-être pas très chrétien, dans le sens de Benoît XIV ; mais c'est très commode.

Cependant, il y a dans Dulaure des choses auxquelles on doit prêter attention, surtout quand on prétend toujours obéir aux conseils tombés de la bouche d'un pape.

Par exemple, qu'est-ce que saint Foutin ? qu'est-ce que saint René ? qu'est-ce que saint Guerlichon ? qu'est-ce que saint Guignolé ?

Ces saints-là, dont parle Dulaure, n'appartiennent pas, selon toute apparence, aux anciennes Sociétés secrètes du paganisme, ni à celles contre lesquelles les *Beaux*, les *Vrais*, les *Seuls* s'élèvent aujourd'hui avec tant d'horreur ? Car ils ont bel et bien été exposés dans des Églises romaines, où on leur attri-

(1) Bened. XIV, Const. dat. 7 *id.* Jul. an. 1753, 118, t. IV, Bull., p. 124.

buait la vertu de rendre fécondes les femmes stériles, et où on leur offrait de petits objets de cire rappelant fort proprement les jolis simulacres que les Païens offraient jadis au dieu Priape.

A Embrun, en 1585, n'a-t-on pas retrouvé « parmi les reliques de la principale église le phallus de saint Foutin (1) » ?

« *Les dévotes de cette ville*, rapporte Dulaure, *faisaient des libations à cette idole obscène. Elles versaient du vin sur l'extrémité du Phallus, qui en était rougi. Ce vin, reçu dans un vase, s'y aigrissait : on le nommait le saint Vinaigre, et les femmes l'employaient à un usage assez étrange que je laisse à deviner* (2). »

Ce n'est pas à Embrun seulement qu'on tombait en pâmoison devant le phallus de saint Foutin : Dulaure fait connaitre tous les lieux saints où il était exposé et où les filles allaient déposer leur « robe de virginité ».

Dans d'autres endroits, saint Foutin faisait place à saint Guerlichon, à saint René, à saint Regnaud, à saint Gilles ou à saint Guignolé. Les femmes stériles imploraient la vertu prolifique de ces grands saints et leur consacraient des neuvaines durant lesquelles elles absorbaient un breuvage miraculeux composé d'eau et de râclures faites sur une certaine partie aussi en évidence que certains organes du dieu Priape (3).

(1) Dulaure, p. 240-241.
(2) Dulaure, p. 240.
(3) Dulaure, p. 244.

Au sujet de saint René, Henri Etienne, cité par Dulaure, n'ose décrire les cérémonies que les femmes pratiquaient pour se rendre ce saint favorable : « *J'aurais honte de l'écrire*, dit-il, *aussi les lecteurs auraient honte de le lire* (1). »

Saint-Arnaud était plus formaliste : « *Un tablier mystérieux voilait ordinairement le symbole de la fécondité et ne se levait qu'en faveur des dévotes stériles ; l'inspection des objets, mis à découvert, suffisait avec de la foi, pour opérer des miracles* (2). »

Chez saint Guignolé, le signe phallique consistait dans une longue cheville de bois, dont l'extrémité était râclée dévotement, afin de permettre, par un mélange d'eau et de râclures, de composer un puissant antidote à la stérilité, etc..., etc..., etc... (3).

Nous ne rappelons pas ces choses exposées dans Dulaure pour les convertir en griefs, afin d'accuser de dépravation le Romanisme d'aujourd'hui, ni même celui d'autrefois : nous montrons simplement qu'il y a de la folie partout et qu'il suffit, pour se convaincre de ce fait en étudiant Dulaure, de suivre avec respect les recommandations de Benoît XIV.



La Chevalerie de la Triste-Figure s'est dit : *Cachons ces saints que nous ne saurions voir.*

(1) Dulaure, p. 246.
(2) Dulaure, p. 246.
(3) Dulaure, p. 247

Et elle n'en parle pas, parce qu'elle compte bien que personne n'épluchera le livre des divinités génératrices qui, en effet, est presque introuvable.

Aussi s'en donne-t-elle à cœur-joie.

Pour elle, les symboles maçonniques — qu'on n'étudie plus depuis longtemps au Grand-Orient — se résument tous dans le *iod*, et le *iod*, d'après elle, c'est le phallus du Paganisme.

A des gens qui ne connaissent pas la signification des caractères hébraïques, on peut faire croire tout ce qu'on veut au sujet du *iod* : personne n'observera que cette lettre n'est pas uniquement un symbole maçonnique, puisqu'elle figure aussi dans les synagogues et sur les vitraux des églises et des cathédrales.

Mais, s'il était vrai que les adeptes du Grand-Orient, instruits par des savants à la Rosen et à la Léo Taxil, eussent pris cette lettre pour l'emblème du phallus, qu'est-ce que cela pourrait prouver contre eux ? N'ayant fait aucun vœu de chasteté, sont-ils tenus d'être chastes ? Trompés, sont-ils pour cela dépravés ? S'ils sont dépravés, le sont-ils dans leur alcôve ou en public ? S'ils le sont dans leur alcôve, comment la Chevalerie de la Triste-Figure peut-elle le savoir et quelle puissance divine ou humaine l'autorise à fourrer le nez dans la vie privée des individus ? S'ils le sont en public, c'est une autre affaire : il y a des lois civiles qui ne regardent que ceux qui ont charge de les appliquer.

Dans tous les cas, il faut prouver ce qu'on avance,

et le prouver autrement qu'en appelant en témoignage les Chassaing de l'antiquité. Et si jamais on arrive à prouver que les adeptes du Grand-Orient adorent le phallus, on aura tout bêtement prouvé que, grâce à des enseignements antimaçonniques, ils ont continué l'imbécile tradition des adorateurs du phallus... de saint Foutin ou de saint Guerlichon, et qu'ils méritent à leur tour d'être traités comme des déments.

Mais nous n'en sommes pas là, n'en déplaise au démon du Pouvoir occulte, qui voudrait bien y être.

Qu'on essaye d'indigner le monde profane contre le *iod* des Francs-Maçons, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; mais pourquoi ce *iod* se trouve-t-il sur les vitraux des églises romaines?

Est-ce que, par hasard, il y symboliserait la cheville de saint Guignolé ?

*
* *

Dulaure a également cité des choses charmantes qui tendraient à faire voir que le *iod* des Hébreux a été fort mal interprété par beaucoup d'hommes réputés sages et pieux.

Par exemple, il nous a rappelé ce passage d'un Traité de l'évêque Thierri de Niem, secrétaire de plusieurs papes, entre autres d'Urbain VI et de Jean XXIII :

« *Lorsque les évêques vont deux fois l'an faire des visites chez les prêtres subalternes, chez les curés, ils*

amènent avec eux leurs maîtresses, qui ne leur permettent point de faire ces voyages sans elles, parce qu'elles sont reçues magnifiquement par les curés et par leurs concubines, qu'elles en reçoivent des présents, et parce qu'elles craignent que leur évêque, trouvant les concubines des prêtres visités plus belles qu'elles, en devienne amoureux (1). »

Parlant des couvents de femmes et de ce qui s'y passait, le même évêque disait :

« *Si les personnes séculières se rendaient coupables des forfaits que commettent les religieuses, elles seraient condamnées, suivant les lois, aux derniers des supplices* (2). »

C'est probablement à cause de ces turpitudes de gens ayant fait le vœu de chasteté, que le pape Pie II dit un jour : « *Si l'on a eu de bonnes raisons pour défendre le mariage aux prêtres, il en est de meilleures pour le leur permettre* (3). »

*
* *

On nous objectera que Dulaure était Franc-Maçon et que, croyable quand il parle du phallus des anciens, il ne peut plus l'être quand il parle de la cheville de saint Guignolé ou du phallus de saint Foutin.

Soit ! Il a été l'un des fondateurs de la Loge *Osi-*

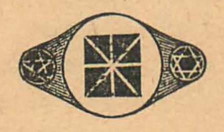
(1) *Nemus Unionis*, cap. 35, p. 377. — Dulaure, p. 340.
(2) *Nemus Unionis*, cap. 34, p. 374. — Dulaure, p. 343.
(3) *Plat. in vita Pii II.*

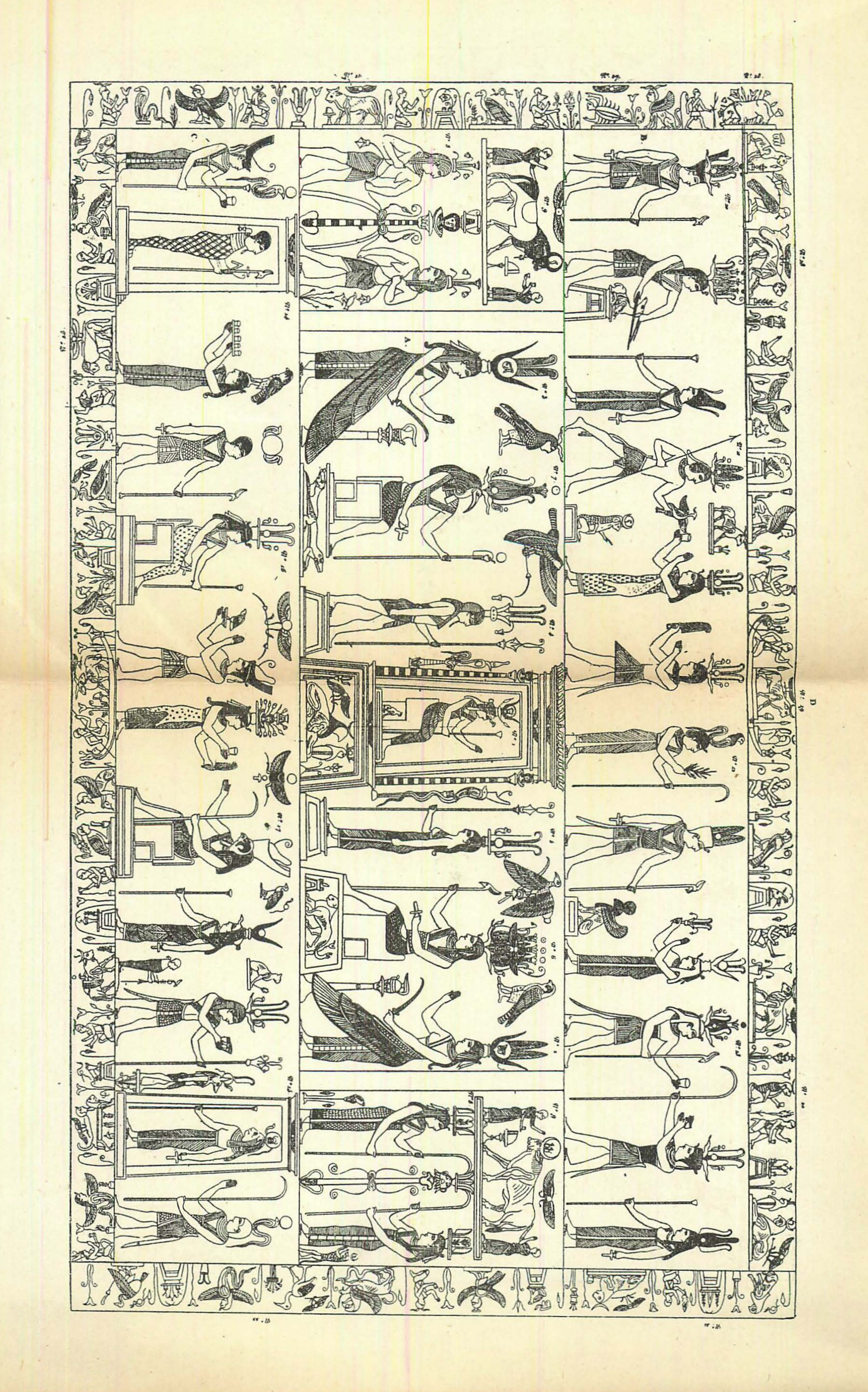
ris à Sèvres, il a été membre de la Loge des *Chevaliers de la Croix* et a même appartenu à l'*Ordre du Temple ;* mais il n'a rien rapporté qu'il n'ait vérifié, et nous ajoutons que nous avons scrupuleusement contrôlé tout ce qu'il a écrit,

Cependant, soyons bon prince : laissons de côté ce Franc-Maçon-là.

Il est d'autres témoignages qu'on ne récusera pas et que nous allons examiner de près ; car il faut en finir une bonne fois avec cette terrible Chevalerie de la Triste-Figure qui, partie en guerre contre les Sociétés dites secrètes, s'imagine qu'en leur attribuant les folies des adeptes de saint Guerlichon, elle ne rencontrera personne capable de renverser les rôles et de remettre les gens et les choses à leur place.

(*A suivre.*) TEDER.





La Table Isiaque

La Table Isiaque est un des documents les plus intéressants de l'Antique Égypte.

C'est un commentaire du Zodiaque dans ses rapports avec l'enseignement ésotérique.

Nous signalerons à nos lecteurs la présence dans la bordure de la gravure de *Sphinx ailés*, qui sont assez rares dans l'iconographie égyptienne.

Lenoir a consacré une brochure à l'analyse détaillée de ce triomphe d'Isis, et Dupuis en parle aussi dans son ouvrage.

Nos lecteurs, amateurs d'Ésotérisme, trouveront du reste de précieux enseignements dans cette planche.

A l'occasion, nous republierons des documents rares ou introuvables du même genre.

La Direction.



deurs du féminin ; c'est-à-dire si on est initié aux mystères antiques par les conquêtes scientifiques du Christianisme moderne. Et pourquoi n'y aurait-il pas de Christianisme scientifique, puisque la vraie théologie sacrée est scientifique ?

Si je voulais envisager l'ère de la femme par son côté sacerdotal, je vous apprendrais par les livres de l'ésotérisme universel que la doctrine qui rappelle au Féminin son principe constitutif propre, clavier de ses harmonies occultes, *n'est pas une doctrine nouvelle*. Si nous remontons dans le passé, nous trouvons que maint texte égyptien nous révèle les discussions théologiques entre une doctrine féminine intérieure des prêtres de Veith, et une doctrine exotérique des prêtres masculins d'Amon-Ra.

Mais je ne m'arrêterai pas à suivre le drame féminin marchant vers la submersion des Initiations féminines, de ce grand testament d'une autre humanité dont l'antique révélation est l'héritière. Je veux seulement, au seuil du cycle isiaque, mieux attirer votre attention sur ceci :

D'où viendrait, à la vérité, la supériorité du facteur masculin, sinon d'une préférence ? Mais, si les hommes sont formés à l'école de la préférence, l'Absolu ne connaît pas de préférence. Le masculin et le féminin sont donc les deux versants d'une même essence, et ne sont que les deux natures de la Cause unique se développant dans l'infini

Ce n'est pas assez de le dire vaguement ; le point capital c'est de dégager la méthode rationnelle

restituant au Féminin son sens occulte qui correspond au clair équilibre d'En-Haut que rien ne saurait déranger, et qui donne, à côté de l'indépendance de la femme, la note de l'Esprit du Féminin.

Certes vous reconnaîtrez, Messieurs et Mesdames, qu'il est difficile d'établir une méthode plus universelle, plus logique, que celle qui dérive de la loi de son principe même, que celle qui renferme une orientation provenant de sa substance propre, que celle qui fait observer que si l'Esprit du Féminin a son principe, il a aussi sa mission intime qui est le pôle de sa vertu fourni par son principe astral lui-même, parce que l'esprit des sexes est aussi différent que celui des races.

Songez à cette méthode, elle est la seule qui présente la question sous son véritable point de vue. Pourquoi? Parce qu'elle est l'unique qui venge réellement la femme des attaques d'infériorité de sa nature, des ombres de mépris méconnaissant les sillons de la Sagesse de la Révélation première de l'antique tradition dépositaire des principes nés de la polarisation de l'Absolu.

Parce qu'elle est l'unique qui établit que la reconnaissance des deux facteurs de l'Humanité, facteurs égaux, ne tient pas seulement son autorité de la justice humaine. Elle vient de plus haut; elle s'établit dans sa souveraine indépendance de l'Absolu, découvrant la nature astrale qui fait éclore le féminin et que les dix séphiroths cabbalistiques correspondant aux dix principes pythagoriciens

portant la connaissance universelle, montre dans la Trinité de l'Unique suprême.

Vous le voyez, elle est, cette méthode, dans la constitution de la divinité même entrant en action sous l'impulsion sacrée des profondeurs, par une procession secrète et voilée — dit Bossuet — que l'Eternité répand comme un voile sans fin.

Conférence de Mme de Bézobrazow

(2e partie) *21 juin 1913*

Dans une ville qui semblait faite tout entière avec les spirales, les sculptures, les énormités symboliques de son temple bizarrement entouré d'allées tantôt spacieuses, tantôt ne présentant plus que des souterrains semblables à des tombeaux, ces lieux marquant différentes étapes de l'initiation, dans Saïs où, chose unique, les grands mystères, ceux d'Isis (les petits mystères étaient ceux d'Osiris) se célébraient au bord d'un lac offrant sa surface liquide et vivante aux frémissements extatiques des multitudes, on lisait cette inscription gravée au pied de la grande déesse : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera; nul humain n'a jamais soulevé mon voile. » Lue à la lumière initiatique, cette inscription acquiert une grandeur nouvelle à travers l'idée de l'Univers. Songeons-y, en effet : la première manifestation de la divinité ayant échoué à la nuit des phénomènes en tumulte, au

sommet de la deuxième création ne peut plus s'asseoir que l'Isis voilée ; c'est l'âme du monde suppliciée sur la trame de l'Univers de la douzième lettre du Tarot correspondant à l'écrasement de l'homme universel, à l'écrasement des pouvoirs spirituels par l'autorité des nécessités cosmiques. C'est-à-dire à la disparition de l'humanité solaire dans les tourbillons des atômes stellaires croisant d'autres irradiations appelant leur âme motrice vers d'autres départs ou d'autres arrivées.

Mais combattre l'autorité du mal par les pouvoirs du bien, c'est la grande urgence du plan providentiel, ce qui nécessite et amène la deuxième manifestation de la divinité. Comment ? Par la doctrine secrète. Car il faut que la Sagesse parle ; et elle parlera malgré sa doctrine intérieure féminine presque entièrement submergée par la nuit. Elle parlera parce que c'est la transgression de sa Loi qui a livré les humains à une stupide ignorance : la Loi masculine évoluant dans un sens différent avec le sens cosmogénique. Elle parlera, parce qu'elle est une naufragée insubmersible. Vous le voyez, rien n'est fini, la lumière n'est pas éteinte, rien ne s'en est allé, mais tout s'est métamorphosé par la *voie des spéculations occultes*.

Et les premiers rois-pontifes, à travers les mille arceaux d'ombres des sanctuaires montrant au peuple de la grande déesse leurs casques hérissés de taureaux et de serpents d'airain lui offrant le spectacle du drame sacré sous la forme du symbole, racontant de per-

pétuels sacrifices de Dieu à la vie des mondes, et de la vie des mondes à l'amour de Dieu. Nul fait, parmi ceux du drame isiaque des bienfaits d'Isis et d'Osiris, du double attentat de Typhon et de la vengeance d'Horus; nul acte de ces grands mystères de l'Initiation égyptienne dont les principales fêtes avaient des rapports astrologiques interpénétrant les destinées mystérieuses qui travaillent pour les dieux, nul épisode enfin de ce drame isiaque si digne de nos réflexions, n'est plus caractéristique que le festin de Typhon: C'est l'occasion de la perte d'Osiris; c'est-à-dire du mouvement de bas en haut succédant au mouvement de haut en bas. Car, dans son ensemble, remarquez ceci : le cycle isiaque représente la chute de l'esprit dans la matière, et la dématérialisation de la matière par l'ascension de l'esprit.

Si, de ce festin immodéré, Isis est absente, a Io, la reine des régions brûlantes où marchent les monstres dans les souffles des déserts, dans ce combat du ciel et de la terre, dans cette intersection de la destinée que l'arcane du Tarot, correspondant à la lettre « Vau », symbolise par deux femmes, l'une à droite — c'est l'intelligence — l'autre, placée à gauche — c'est l'éternelle instigatrice des bas instincts; Azo, la concubine de Typhon, se dresse : confrontation mystérieuse de deux enchaînements, la passion, la corruption, mettant sur les convives de l'homme funèbre, le livide lever de la fatalité, de la chimère spectrale s'abattant sur l'humanité, chose

étrangement terrible, on apporte un coffre d'une prodigieuse beauté. Ce-Typhon est redoutable, ce qui ne l'empêche pas d'être habile.

« Mon frère, — dit Typhon à Osiris, qui, troublé par l'intempérance, se sent agité de convoitise pour ce coffret créé par un génie de luxe — « mon frère, mon cher frère, entrez dans ce coffre, ce chef-d'œuvre raffiné, exquis, délicat, est à vous, s'il se trouve être de votre taille. » — Ce coffre est à la mesure, prise d'avance, du corps d'Osiris ; l'astuce a tout préparé si les vices le complotent. Et, dans sa tentation d'égarement, mettant dans ses veines le feu du désir, Osiris, déposant sa grandeur inutile, qui gêne les uns et indigne les autres, glisse dans le coffret comme un rayon pâle.

Il est l'esprit sous la voûte de chair; il est l'âme à côté de la déchéance, s'y accouplant ; il est le point d'interrogation des voluptés tragiques. Pourquoi ? Parce que le piège des passions conseille leur cécité. Qu'importe vraiment au monde maternel la cause intelligente ? Aussi, voyez les intincts effrenés se déchaîner sur le plan physique, sur ce sable mouvant de l'évolution planétaire, car les conjurés sont ici, ne l'oubliez pas ; les éléments inférieurs se coalisent entre eux pour mûrer la conscience ; c'est ainsi que les membres du Dieu sont cloués à la farouche merveille dont s'emparent les vastes ondes du fleuve tournoyant et tumultueux.

Où va le noir cerceuil ? Là où vont les mille courants contraires, les mille pieds de l'homme qui,

mort à la vraie vie, ne trouve jamais le point d'arrêt, et, flottant toujours, tombe toujours plus bas dans le puits circulaire de la vie inférieure.

Mais si — comme dit le *Ramayana* — la rivière sainte ne plongeait pas jusqu'au fond des Enfers, la régénération des âmes ne s'achèverait pas par la purification de ses ondes. C'est pourquoi, à travers l'épaisseur des destinées réfractaires, rompant l'équilibre sous le poids redoutable du mal, l'âme captive du monde, dans le vertige universel s'emparant de l'humanité physique à peine dégagée des formes animales, palpite et cherche sa jonction avec le divin profane. De là, la course éperdue d'Isis qui erre dans l'élargissement sans bornes de son deuil avide de revoir son époux, sans que personne ne lui donne des nouvelles de son cher Osiris, sauf deux enfants condensant en un seul tableau la Candeur et l'Innocence qui ont un regard sur l'Invisible.

Sans nul doute, l'humanité n'a pas vu en vain l'Océan des passions. C'est pourquoi la ré-apparition d'Osiris ne ramène pas le surhumain dissous dans les profondeurs. C'en est fait ; l'humanité ne vivra plus dans la prière diffuse de son être dilaté ; l'humanité matérielle a fait de l'humanité spirituelle une accusée.

Comment à ces traits ne pas reconnaître la transition de l'ère féminine de l'Atlantide, à l'ère agrandissant la revanche du Masculin ? C'est la transgression de la Loi, qui a fait la stupide ignorance des

hommes. Car, ne l'oubliez pas, le mythe d'Isis c'est une humanité, et commence l'autre.

*
* *

La loi masculine évoluant dans un sens contraire avec le sens cosmogonique.

Interrogé sur ce qu'il fallait faire pour entrer dans la vie spirituelle, le Mage versé dans la juridiction naturelle des sciences occultes qui règle l'influence des astres, l'Initié veillant l'Isis voilée comme une jalouse sentinelle la gardant de tout affront, répondait à l'adepte qui cherchait, sous l'ombre tombant de ses voiles le regard de la grande déesse, traçant les cercles de l'Infini : « Se vaincre soi-même, se briser soi-même et, en vainquant le *moi* inférieur, se délivrer de l'empire des passions. » — Et l'Initié, comme épiant dans le Cosmos la vision échappant aux organes de chair, ajoutait : « La libération du dedans par l'unité de pensées, par la sainteté de sentiment qui fait la volonté sainte, c'est toute l'Initiation. »

En effet, ceci est la pierre angulaire de tout édifice : Des souffrances conscientes, des épreuves librement consenties de l'initiation personnelle, car la vraie initiation est toujours personnelle. Accepter? Dans quel but? Dans celui précisément de reconstituer la première création de l'âme créée en union avec l'âme créatrice; de la pénétrer du rayon inconnu idéal vivant, d'un idéal qui existe, guide mystérieux illuminant le berceau du premier matin de l'Humanité.

Par quels moyens ? Par celui d'une série d'états psychiques accumulatrice du fluide de l'énergie éparse dans l'être. Car la nature purifiée reçoit l'influx du fluide, et le fluide réuni en faisceau (force psychique) reçoit l'influx de l'Esprit, selon l'élargissement des facultés psychiques accordant les fluides des humains au diapason déroulant la vie impondérable.

Oui, la science des fluides que balbutie le savant moderne, était la science même de l'Initié ; elle lui servait comme la boussole sert au pilote, en indiquant quelque commencement des choses infinies dont on n'apprend à connaître les vertus qu'en les pratiquant. Voilà pourquoi, plongé dans un sommeil léthargique, par l'Hiérophante, — et, dans tout hiérophante, il y avait toujours un Mage à l'état latent — le disciple passait trois jours et trois nuits dans un étroit sarcophage d'où il sortait le « deux fois né » c'est-à-dire celui qui a passé du plan spirituel au plan matériel, celui qui a le pouvoir de mettre l'homme sur le piédestal de l'esprit, celui qui a le pouvoir de refondre l'humanité hylique au moule psychique. Comment ?

Par les facultés latentes de la nature matérielle dans la nature immatérielle, base de la nature sacrée, de la nature vivante, se développant sans fin sur les registres de l'éternel devenir. Voilà pourquoi la dominante la plus pénétrée d'actualité, la plus empreinte du génie de la Tradition, le plus étonnant effort, le plus grand événement enfin des

progrès moraux de la liberté religieuse moderne, c'est le retour de l'Initiation, c'est le « renouveau » des sciences occultes attestant la résurrection de l'antique tradition sur laquelle, naguère encore, planait le silence des bouches contestantes de l'ignorance qui, en perdant le sens contenant la doctrine secrète, n'a plus compris le type continuant les mystères de l'humanité hyperphysique sortant de l'humain.

Eh bien, ces êtres, projetant le profit de la même lumière, tantôt sur l'homme, jusqu'à l'illimité, tantôt sur la terre jusqu'à l'abîme, ces êtres, organes visuels sortis de l'humanité, le thaumaturge, le voyant, le mage, le prophète, ayant la fonction mystérieuse de mettre en harmonie les univers, et de ne pas exister, d'être les volontaires nécessaires, mais dételés, du char de l'histoire manifestée sont-ils au-dessus de la nature ?

Non ! Non ! Non ! Ils sont simplement ceux qui, par la magie naturelle et bienfaisante de la parole, l'autorité intérieure qui seule est sans appel, soulageant les maux moraux de l'humanité, distinguant dans les crépuscules humains une mesure différente aux intérêts purement terrestres, distinguent aussi, dans les faits cosmiques, assez de la vie astrale et assez de la vie concrète, pour saisir ces deux bouts de la vie universelle, et y ramener leur âme.

Ici, il importe d'insister. Oui, la nature naturante de l'homme est libre et peut aller à certain principe de l'astral et obliger la réparation de la lumière de

jaillir de telle sorte de l'obscurité que l'homme humain continue l'homme divin.

Ne nous étonnons donc pas de la clairvoyance des esprits plongeant dans les ondes astrales de la la vie universelle qui sont sans bords.

En vérité, qu'est-ce que les Orphée, les Zoroastre, les Appolonius de Cyane, les Pythagore, les Cornélius Agrippa ? Qu'est-ce que la forte méditation des Saints, successeurs des dieux, de tous ces colosses de la solitude, de tous ces grands esprits coutumièrement ravis hors de leur chair ? *sinon la vie sidérale* d'une sublimation morale, qui, par une profonde prise de la vie psychique, oblige la sublimation matérielle de remonter, de degrés en degrés, par l'évolution, les étapes suspendues par l'involution entre l'âme du monde et l'âme humaine se mêlant au prodige de son inspiration harmonique. Telle est la fin de tout.

Et, certes, rien, rien de plus réel que cette prodigieuse transmission de la parole sacrée comprimée, si émancipée comme pensée que ces nombres, ces signes, ces symboles, ces préceptes, ces autels, ces cérémonies, ces pratiques, qui sont comme une sorte de langue universelle, comme le commencement de la conciliation pour les idées amenant la conciliation pour les hommes dans la même bible universelle en laquelle tournaient les mêmes profondeurs terribles laissant entrevoir au delà de la lettre, la même pénétration de l'Esprit, adorant ce grand ciel des âmes qui embrasse la même origine

primordiale, témoignant de l'Unité originelle des religions, des langues et des races se mouvant à des distances inégales dans un orbite démesuré.

Eh bien, si, dans le cours d'une conférence sur le cycle isiaque, je fais prévaloir l'autorité imposante, l'éminent témoignage de l'irradiation essentielle des rapports qui existent entre toutes les religions et tous les mystères ; si je tente l'effort de renvoyer à ses origines la lumière diversement réfléchie à travers le prisme de tous les cultes d'un si vaste ensemble que Dieu seul a pu fonder, c'est que, depuis le commencement des temps, toutes les religions, tous les mystères, nous parlent de l'inexprimable angoisse d'une libération enchaînée, traversant l'âme souple des Védas, comme l'inflexible rigueur des vingt-deux lettres de la Kabbale, continuant le livre infini de la création. Oui, d'une libération ayant au fond de sa conscience le soulèvement d'idées d'une nouvelle humanité par l'esprit du féminisme attestant son principe.

Sans doute, plus vous approfondirez les mystères, les symboles, rappelant que l'inspiration initiatique rendait ses oracles au nom des divinités féminines, par les prêtresses, ces instruments de l'âme universelle que les Grecs appelaient *sybilles* et pythonisses, et les Romains vestales, plus vous réfléchirez sur cette multitude de faits, concordants, racontant les arcanes des mystères d'Isis, d'Eleusis, de Samothrace, représentant le principe féminin, plus vous en tirerez la conviction qu'ils doivent

répandre dans tout esprit attentif du profond secret d'une prophétie qui interpénètre toutes les prophéties comme un bruit d'ailes dans des ruchers pleins de miel.

Qu'est-ce que cette prophétie ? Celle qui, depuis Adda-Nara, la déesse indoue, Miriam, la Vierge céleste placée dans le Zodiaque au-dessus de Jhesu, son fils, personnification des quatre symboles se fondant dans le sphinx mystérieux, frissonnant dans le souffle inspirateur de la barque d'Isis, en passant par la colombe de l'arche, la colombe assyrienne, élonienne, et la colombe mystique planant dans l'air jusqu'à la vision de l'Apocalypse, de la femme dominant la rudesse impure, la phase lunaire, et écrasant la tête du serpent, épandant ses ondes de siècle en siècle des versants de la même tradition intérieure.

Le modèle au même fait de lumière de la même théologie secrète et voilée est celle qui rappela l'humanité au principe universel de sa purification par le féminin régénéré, vainquant l'obstacle de la matérialité par l'épanouissement intérieur de la spiritualité. Celle qui veut enfin que la femme qui a au talon la poussière de la chute, tire d'elle-même, tire de son propre principe, l'élargissement d'aurore qui revêtira l'humanité de sa dignité spirituelle. Rappelez-vous du geste d'Héraclite déposant son livre du Feu-Principe sur l'autel de Diane.

Que voyez-vous dans cela ? L'interprétation de la même parole qui nous fait comprendre la significa-

tion de cette expression albigeoise ou gnostique : « Notre-Dame le Saint-Esprit ».

Mais comprendre ne suffit pas ; il faut répandre, comprendre... et répandre ne suffit plus, il faut réaliser. Comment? En travaillant à la concordance de l'antique révélation et de l'Initiation moderne, par le féminin spirituel et psychique, parce que le triomphe de l'un fera la consécration de l'autre.

Si ma voix est trop faible pour faire prévaloir de si grandes vérités, il m'est permis de croire que l'esprit des temps n'y est pas contraire. Oui, tout revient !

C'est ainsi que, frappé par la réflexion des rapports qui existent entre le cycle isiaque et la Rénovation féministe-spiritualiste moderne, je ne crains pas de vous montrer sur le sombre chaos de la mer sociale, où tout est indistinct, la barque d'Isis presque imperceptible à force de submersion dans la nuit du passé. Elle semble une vision ; tout ce qu'elle porte à la soif des intelligences semble vieilli ; mais elle conserve la filiation d'un rayon, la promesse d'une prophétie indubitable ; elle a une orientation : la tradition ; une boussole : la science ; un pilote : la Foi.

Et, certes, ce n'est pas la pensée bornée des hommes qui a choisi la femme pour sa mission providentielle, qui est de tout établir, de tout préparer, pour le règne de l'Esprit. Dans l'énigme à flot noir épandue, on sent la main d'un premier occulte à travers la tradition universelle indiquer la vision du

règne de l'Esprit au sein de l'Humanité par la participation du principe féminin.

Place à la Pensée antérieure, au glaive ! à l'Hevas, « la Matriarche incarnée », comme s'écrie Saint-Yves, sacrifiée aux misères de la cécité humaine, à l'étoile interpénétrant de ses rayons le berceau de l'antique Lutèce, conservant, comme vous le savez, la filiation du cycle isiaque, traversant les mystères de Cérès et des Druides.

Quoi de plus splendide et quelle méditation pourrait plus dignement occuper l'esprit ! Il y a l'infini derrière ! — Place enfin à l'Isis nouvelle ayant au-dessus de sa tête un nouveau ciel historique.

Mais vous n'êtes plus Isis ; le christianisme fait pressentir votre vol aérien, en égouttant sur l'humanité de Marie la lumière de la Vierge divine, par une pénétration du visible dans l'invisible qui fait partie de l'Infinitude de Dieu.

Vous êtes les moyens de la suprême miséricorde par lesquels l'humanité régénérée brisera elle même l'assujettissement de ses liens.

Vous êtes la mère de l'assemblée invisible des esprits qui demeurent en silence et en amour auprès de la Vérité voilée.

Et voilà pourquoi le Fils apparaissant, la parole du Père, penché sur l'ombre de la croix, dit au disciple, résumant à cette heure toute l'Initiation : « Voici ta mère ! » — c'est-à-dire voici l'Esprit apparaissant Amour dans l'Infini. Il faut que vous descendiez afin que l'humanité monte ; l'ascension

de l'Esprit, c'est l'inévitable but. A l'ère du Père, du Fils, va succéder l'ère du Saint-Esprit, une civilisation formée dans l'esprit du Féminin. Ne l'oubliez pas, ne l'oubliez jamais : si la Foi bâtit le Temple, c'est l'amour divin qui l'illumine, et nulle heure fatale ne peut empêcher le rayon divin de l'amour universel de passer à travers la conscience du genre humain — même par les ténèbres — pour marcher vers la Lumière.



Mythes et Superstitions Chiliens

MACHILUHUN

(*Initiation de Machis*)

Extrait d'un opuscule de Don Eulogio Robles, publié par la Société de Fol-Klore chilien et par les *Annales de l'Université chilienne*, Voir les articles « Neiguvelmen » et « Guillatunes » publiés dans les numéros de l'*Initiation* correspondants aux mois de novembre et de décembre 1911, pour l'explication des noms indigènes que l'on ne trouvera pas ici.

Jeanne Ancarilu, de la famille Vilu (couleuvre), était la fille d'une *machi*, qui après une sérieuse maladie, déclara, d'accord avec ses parents, qu'elle devait faire partie de cette corporation.

Pendant le printemps qui précéda son initiation, on procéda à une cérémonie préliminaire qui consiste à élever un *rehué* provisoire qui se composait de quatre grosses branches, deux de canelo et deux de laurier solidemment unies par des courroies et des lianes et dont le faîte était recouvert par une peau de mouton. Pour célébrer cet événement, des *machis* dansèrent pendant une nuit à la lumière de la lune.

Lorsque le jour fixé pour l'initiation de la nouvelle *machi* fut arrivé, des *mapuches* creusèrent un trou à quelques mètres du *rébué* provisoire et y plantèrent le *prahué*, la pièce principale du *rébué* définitif, qui avait été taillé dans un corpulent tronc de chêne. Devant la porte de la *ruca* où demeurait la future machi, ces mêmes mapuches plantèrent deux grosses branches de laurier et deux de canelo qui laissèrent entre elles un rectangle assez grand pour que quatre personnes puissent s'y coucher. Dans ce rectangle, une *machi* fit un lit avec une toison et un *pontro* (espèce de mante de laine tissée par les araucaniennes), un petit banc très bas, recouvert d'un autre pontro, servait d'oreiller.

La candidate alla se coucher sur ce lit et une fois couverte par le *pontro*, elle se dépouilla de ses vêtements à l'exception de la chemise. Une machi se plaça de chaque côté, accompagnée par deux *Yeguiles*, jeunes filles qui leur servaient d'acolytes. Ces femmes commencèrent la cérémonie en frottant le corps et la poitrine de leur future collègue avec des feuilles de canelo. Elles entonnèrent en même temps un chant lugubre et, tout en en frottant la candidate avec une main, elles agitaient avec l'autre main la *waza* (petite calebasse creuse qui contient des petites pierres ou des graines sèches), en la faisant résonner avec plus de force et d'une façon plus soutenue lorsqu'elles arrivaient à la hauteur de la tête de la jeune fille.

Elles suspendirent un moment leur travail, et

lorsqu'elles le recommencèrent, une troisième machi se joignit à elles en prenant la place d'une acolyte.

Deux de ces machis placèrent des petites branches de canelo entre les mains de la postulante, et tout en la maintenant dans la même position horizontale, elles lui prirent les poignets et lui imprimèrent des mouvements rhythmiques de gauche à droite et réciproquement. De temps en temps, elles abandonnaient la *waza*, pour lui prendre la tête avec les deux mains et la lui faire tourner alternativement de chaque côté.

Ces deux femmes se placèrent ensuite de chaque côté du lit, l'une en face de l'autre et, tenant dans les mains des branches de canelo et de laurier, elles croisèrent leurs bras en forme de croix et exécutèrent sur tout le corps de la candidate des espèces de passes qu'elles pratiquèrent en reculant.

Un jeune homme vint placer à côté du lit une gamelle pleine d'eau où les machis mirent à tremper une grande quantité de feuilles. Deux d'entre elles découvrirent Jeanne jusqu'au ventre et commencèrent à lui faire des succions sur tout le corps avec une telle violence que le sang jaillissait jusque sur la figure des officiantes. La jeune fille donnait des signes inéquivoques de douleur, ce qui semblait importer fort peu à ces vampires qui poursuivaient leur tâche avec une visible nervosité, elles semblaient au contraire être stimulées par les plaintes qu'elles arrachaient à leur victime. Elles lui sucèrent

ainsi non seulement le corps, mais encore le cou, la tête, le nez, le front, les paupières et la bouche. Lorsque le sang apparaissait, elles l'étanchaient avec des feuilles de canelo, puis elles frottaient longtemps et avec soin l'endroit où il avait suinté et continuaient leurs succions un peu plus loin.

Les machis lavèrent la tête de Jeanne avec des feuilles mouillées, lui massèrent le ventre avec ces mêmes feuilles, puis elles la retournèrent et recommencèrent leurs succions sur les épaules, et sur tout le reste du corps comme dans la première position.

Cette opération finie, la néophyte se vêtit, se para de ses bijoux d'argent et d'un énorme collier de *copihues*, elle s'assit sur une chaise que l'on avait mise à la place du lit qu'elle venait d'abandonner, et on lui mit sur les genoux une grande quantité de feuilles de canelo. Toutes les machis présentes l'entourèrent et recommencèrent à chanter en s'accompagnant du cultum et de la *waza* que la *yeguil* agitait en cadence. Elles chantèrent ensuite l'une après l'autre ; pendant tout ce temps-là, la néophyte se couvrit le visage avec des branches de canelo.

A ces chants succéda la musique des *pifilcas* qui fonctionnaient avec fureur, tandis que les machis secouaient des grelots.

La postulante commença à suivre la mesure de cette musique infernale en agitant ses branches de canelo, puis elle se leva et commença à danser lentement. Elle alla ainsi jusqu'aux grandes branches

néophyte exécuta les mêmes mouvements, prit aussi la fuite comme si elle eût été menacée d'un grand péril et fut comme l'autre machi arrêtée par un des assistants qui la maintint debout, mais elle fut attaquée de violentes convulsions et elle tomba, en entraînant dans sa chute l'individu qui prétendait la soutenir; elle fut relevée par plusieurs Indiens qui l'obligèrent à garder une position verticale. Une machi vint près d'elle jouer du tambour comme dans le cas antérieur et le danseur s'empressa de lui venir en aide avec ses entrechats.

La cérémonie fut interrompue pendant quelque temps ; après quoi, quatre individus enlevèrent les quatre grandes branches de canelo et de laurier dont il a déjà été question, et chacun d'eux courut autour du *prahué* avec sa branche. Un autre mapuche prit sur ses épaules un mouton qui était attaché non loin de là et tourna aussi autour du même point.

Tout en psalmodiant un chant, la plus vieille machi suivie de ses collègues se plaça en face du petit escalier taillé dans le prahué. Les hommes et les femmes présents formèrent autour d'elles plusieurs cercles concentriques en se tenant par la main et commencèrent à tourner autour du prahué.

Pendant ce temps-là, quatre mapuches s'occupèrent de parachever le réhué en plaçant de chaque côté du petit escalier les grosses branches de canelo et de laurier qu'ils assujettirent au prahué avec de fortes courroies et ils étendirent sur leur sommet la

La Table Isiaque

La Table Isiaque est un des documents les plus intéressants de l'Antique Égypte.

C'est un commentaire du Zodiaque dans ses rapports avec l'enseignement ésotérique.

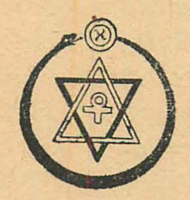
Nous signalerons à nos lecteurs la présence dans la bordure de la gravure de *Sphinx ailés*, qui sont assez rares dans l'iconographie égyptienne.

Lenoir a consacré une brochure à l'analyse détaillée de ce triomphe d'Isis, et Dupuis en parle aussi dans son ouvrage.

Nos lecteurs, amateurs d'Ésotérisme, trouveront du reste de précieux enseignements dans cette planche.

A l'occasion, nous republierons des documents rares ou introuvables du même genre.

La Direction.



deurs du féminin ; c'est-à-dire si on est initié aux mystères antiques par les conquêtes scientifiques du Christianisme moderne. Et pourquoi n'y aurait-il pas de Christianisme scientifique, puisque la vraie théologie sacrée est scientifique ?

Si je voulais envisager l'ère de la femme par son côté sacerdotal, je vous apprendrais par les livres de l'ésotérisme universel que la doctrine qui rappelle au Féminin son principe constitutif propre, clavier de ses harmonies occultes, *n'est pas une doctrine nouvelle*. Si nous remontons dans le passé, nous trouvons que maint texte égyptien nous révèle les discussions théologiques entre une doctrine féminine intérieure des prêtres de Veith, et une doctrine exotérique des prêtres masculins d'Amon-Ra.

Mais je ne m'arrêterai pas à suivre le drame féminin marchant vers la submersion des Initiations féminines, de ce grand testament d'une autre humanité dont l'antique révélation est l'héritière. Je veux seulement, au seuil du cycle isiaque, mieux attirer votre attention sur ceci :

D'où viendrait, à la vérité, la supériorité du facteur masculin, sinon d'une préférence ? Mais, si les hommes sont formés à l'école de la préférence, l'Absolu ne connaît pas de préférence. Le masculin et le féminin sont donc les deux versants d'une même essence, et ne sont que les deux natures de la Cause unique se développant dans l'infini

Ce n'est pas assez de le dire vaguement ; le point capital c'est de dégager la méthode rationnelle

La Table Isiaque

La Table Isiaque est un des documents les plus intéressants de l'Antique Égypte.

C'est un commentaire du Zodiaque dans ses rapports avec l'enseignement ésotérique.

Nous signalerons à nos lecteurs la présence dans la bordure de la gravure de *Sphinx ailés*, qui sont assez rares dans l'iconographie égyptienne.

Lenoir a consacré une brochure à l'analyse détaillée de ce triomphe d'Isis, et Dupuis en parle aussi dans son ouvrage.

Nos lecteurs, amateurs d'Ésotérisme, trouveront du reste de précieux enseignements dans cette planche.

A l'occasion, nous republierons des documents rares ou introuvables du même genre.

La Direction.



Conférence Initiatique

« Où va la Barque d'Isis ? »

De l'utilité des Mystères et des Origines du Féminisme-Spiritualiste

———

Je ne sais s'il vous est arrivé d'entendre dire que le « mythe est le plus vaste récipient de la Tradition » ?

En effet : de deux choses l'une, ou le mythe ne recouvre aucun contenu sensible et ne serait qu'un mot vide de sens, ou bien les symboles basés sur des rapports d'efficacité avec l'invisible, avec les lois divines, sont des lieux de communion avec la communion divine, et des étincelles de la Sagesse éternelle débordant jusque sur l'humanité, depuis les mystères écrits, gravés, peints, chantés, qui parcourent tous les cultes de l'ordre du temple et des sanctuaires, jusqu'à la signification mystérieuse des pyramides ; depuis les cryptes de l'Hymalaya, jusqu'au fameux triangle gravé sur la table isiaque, ou celle du Soleil en Éthiopie... car tous les cultes sont *occultes*, et ce fait est si fort au-dessus de toute contestation que prolonger des citations pour l'établir serait plus que superflu.

Je le dirai au sujet de la Révélation qui se fait

apprécier avec autant de densité que d'étendue dans le mythe d'Isis portant une ère disparue.

En effet, qu'est-ce que le mythe d'Isis ?

C'est la véritable thèse de la théorie initiatique, de la nature sortant voilée du crible des forces cosmiques et voilant ses dons et ses aspects depuis que les mauvaises intentions des hommes ont rompu l'équilibre des hiérarchies célestes, réunissant dans le même unisson l'âme du monde touchant à Dieu et l'âme individuelle touchant au monde.

C'est le marbre en poussière de la doctrine secrète du *souffle*, une tradition cosmique vouée à l'Etoile flamboyante, marquant l'ère de la Femme, et mettant les divinités féminines à l'origine des Religions.

Mais, dira-t-on peut-être, le mouvement féministe contemporain n'a que faire de tout cela !

C'est le mot d'ordre d'un certain parti matérialiste qui ne peut prévoir la quantité de lumière qui se dégagera de la mise en communication de la Femme avec le génie de sa tradition.

Sachez-le bien, un droit n'existe que quand il sait ce qu'il vaut, ce qu'il peut, ce qu'il doit, d'où l'utilité de la connaissance de l'antique Révélation par rapport au mouvement féministe contemporain est de rappeler que l'assujettissement de la femme n'est que le vêtement d'un système basé sur le préjugé ecclésiastique, n'est qu'une limitation évolutive temporaire dont on ne peut saisir tout l'enchevêtrement occulte, que si on comprend surtout ce que le mot Religion, sagesse, jette dans les profon-

deurs du féminin ; c'est-à-dire si on est initié aux mystères antiques par les conquêtes scientifiques du Christianisme moderne. Et pourquoi n'y aurait-il pas de Christianisme scientifique, puisque la vraie théologie sacrée est scientifique ?

Si je voulais envisager l'ère de la femme par son côté sacerdotal, je vous apprendrais par les livres de l'ésotérisme universel que la doctrine qui rappelle au Féminin son principe constitutif propre, clavier de ses harmonies occultes, *n'est pas une doctrine nouvelle*. Si nous remontons dans le passé, nous trouvons que maint texte égyptien nous révèle les discussions théologiques entre une doctrine féminine intérieure des prêtres de Veith, et une doctrine exotérique des prêtres masculins d'Amon-Ra.

Mais je ne m'arrêterai pas à suivre le drame féminin marchant vers la submersion des Initiations féminines, de ce grand testament d'une autre humanité dont l'antique révélation est l'héritière. Je veux seulement, au seuil du cycle isiaque, mieux attirer votre attention sur ceci :

D'où viendrait, à la vérité, la supériorité du facteur masculin, sinon d'une préférence ? Mais, si les hommes sont formés à l'école de la préférence, l'Absolu ne connaît pas de préférence. Le masculin et le féminin sont donc les deux versants d'une même essence, et ne sont que les deux natures de la Cause unique se développant dans l'infini

Ce n'est pas assez de le dire vaguement ; le point capital c'est de dégager la méthode rationnelle

peau de mouton que l'on avait enlevée au réhué provisoire.

La première machi monta lentement les marches de l'escalier en agitant les grelots d'argent qu'elle avait entre les mains. Parvenue au faîte du monument, elle saisit les deux grosses branches qui le dépassaient de chaque côté et se balança mollement en inclinant la tête sur les épaules. Un moment après, elle descendit avec nonchalance et lorsqu'elle parvint au milieu de l'escalier, elle agita violemment ses grelots et se laissa tomber brusquement, mais elle fut reçue par un jeune homme qui ne l'avait pas perdue de vue pendant son ascension. Elle demeura comme évanouie entre ses bras, ce que voyant, le jeune danseur vint sur-le-champ exercer devant elle son art chorégraphique. Toutes les machis effectuèrent successivement l'ascension du prahué, et, chaque fois, la même scène se renouvela.

Cependant que, les cercles concentriques des assistants, qui augmentaient de moment en moment, tournaient d'une façon vertigineuse, au bruit aigu et bref des *pifilcas* qui se faisaient entendre plus fréquemment et aux roulements précipités des *cultruns*.

Lorsqu'ils se fatiguèrent de tourner, les assistants se dispersèrent ; la nuit était alors sur le point de tomber et la fin de la cérémonie fut remise au jour suivant.

Le lendemain matin, on sacrifia le mouton avec lequel on avait tourné autour du réhué, on lui ar-

racha le cœur, et un jeune homme fit avec cette viscère, palpitante encore, le tour du réhué, puis il la remit à la plus vieille machi qui l'examina, ainsi que ses collègues et la candidate avec beaucoup d'attention, tout en soutenant une conversation très animée, apparemment sur ce sujet.

On mit fin à la cérémonie en couchant la néophyte sur des *pontros*; deux machis lui assujettirent la tête et une troisième lui prit la langue avec un mouchoir, afin qu'elle ne lui glisse pas entre les doigts et la lui râcla avec un couteau bien aiguisé, puis avec un petit canif elle lui fit sur la langue une incision profonde dans laquelle elle introduisit un fragment de feuille de canelo.

Après cette opération, la pauvre femme ne put se nourrir durant trois jours que d'aliments liquides ; le quatrième jour on lui donna de l'orge cuit sans sel et sans graisse ; pendant tout ce temps-là, elle demeura dans le coin le plus obscur de sa *ruca*.

Les rigueurs de l'initiation sont moindres aujourd'hui qu'autrefois. Jadis, on retranchait la nouvelle machi de la société et on lui construisait, près de sa ruca, une cabane, à la porte de laquelle veillait une sentinelle jour et nuit pour empêcher qui que ce soit d'approcher d'elle. Si elle était mariée, on la tenait éloignée de son mari pendant quatre mois.

Voici un fragment de l'un des chants des machis : « Aujourd'hui, tu nous regardes du haut du ciel, *Vileo*. Aujourd'hui, j'ai planté mes deux lauriers et mes deux canelos. Aidez-nous bien, vous les deux

Vileos supérieurs qui sont au milieu du pays céleslial. Ne nous avez-vous pas consacrées, *Vileo ?*

Avec deux bouquets, je prends un siège à tes côtés *Vileo !*

. . . .

Vous autres, les deux *Pillanes* supérieurs vous viendrez nous aider demain lorsque l'aube apparaîtra, et vous nous aiderez avec bienveillance, *Pillanes* chefs. Ne nous avez-vous pas consacrées, *Pillanes?* Demain donc, tu nous feras connaître l'avenir et tu nous inspireras tout ce que nous devons dire, chef *Vileo*.

Mon escalier est posé, il est orné de fleur de copihué et de mousses. Aidez-nous donc, vous les deux chefs *Vileos*. Je placerai mes remèdes de fleurs, mon réhué de canelo, mon réhué de laurier, vous les *Vileos*, vous nous aiderez.

Ici, j'ai amené mon agneau par l'ordre du roi du ciel. Ma lance est préparée, j'ai des soldats. Leur force est telle qu'ils font trembler la terre.

Ils viennent, ils descendent du ciel, mes soldats ; ils ont pris ton épée et ils ont aussi des sabres. Ils se réjouissent tous à la vue des remèdes et des bouquets médicinaux. »

Le *Vileo* que les mapuches invoquent ici est, pour eux, le dieu de la médecine. Le nom de *Vileo* est, dans leur langue, synonyme de *machi* et de médecine. Les *Pillanes* semblent être plutôt des esprits inférieurs, qui aident les machis dans leurs opérations, c'est ce qu'ils croient du moins, ils leur assi-

gnent les volcans comme demeure, tandis que les *Vileos* sont des êtres supérieurs qui résident dans le ciel.

Conception, novembre 1912.

SUSABO.



LES ÉTERNELS MESSIES

La terre n'est jamais privée de la présence d'envoyés divins, qui viennent parmi nous pour s'associer à nos souffrances, nous vivifier pour le ciel, et nous y entraîner ensuite avec eux. Ces envoyés divins, ces Fils de Dieu, pour dire le mot, ce sont les poètes.

Tant que l'humanité subsistera, il y aura des poètes dans son sein ; car ce sont eux le vrai sel de la terre, les vrais représentants de l'Esprit d'En-Haut ; et, sans eux, la terre se dissoudrait, submergée dans de profonds et indicibles cataclysmes. Ce n'est point pour briller, ce n'est point pour faire parler d'eux par les mille bouches de la renommée, qu'ils sont descendus de l'Olympe primitif : Non, c'est, au contraire, pour montrer aux hommes que la Divinité est capable d'abdiquer sans regret les plus glorieux privilèges de son essence, à seule fin de rendre aux êtres créés le courage, l'espérance et la confiance finale, qui, trop souvent, dans l'âme du plus grand nombre, défaillent sous l'ouragan furieux des souffrances, sous les noirs cyclones des déceptions. Oui, grands Esprits, quand vous venez sur cette triste planète, vous n'ignorez pas la raison

sublime de votre avènement; vous savez d'avance ce qui vous attend ici-bas. L'étoile qui luit sur vos berceaux, au moment de votre naissance, n'est pas une étoile de joie, d'allégresse et de triomphe : c'est une étoile divine, certes, mais, comme tout ce qui est divin, elle ne présage pour ceux qui en sont l'objet que douleur, amertume, agonie et renoncement. Vous ne le nierez pas, vous, grands poètes, vous, Flambeaux du monde, qui nous ètes déjà apparus ! O vous, quels que soient les noms terrestres que vous ayez portés; que vous vous soyez appelés Homère, Virgile, Lucrèce, Ovide, Villon, Malherbe, Racine, Corneille, Molière, Lamartine, Musset, Poë, Baudelaire, oui, vous êtes venus pour nous révéler, à travers vos cris et vos larmes, le mystère éclatant de notre origine divine, pour nous trompéter le rappel à la vie supérieure et nous faire pressentir la pure Beauté qui crée le monde au centre de notre cœur. Et vous avez souffert ! Et malgré cela, et pour cela même, vous avez aimé ! Vous avez souffert plus qu'aucune créature ! Et vous avez aimé aussi avec une passion indomptable et divine ! Oui, vous êtes grands, vous êtes des Maîtres, des Seigneurs et des Dieux ! Et béni soit quiconque vénère pieusement votre souvenir et répète pieusement vos paroles rédemptrices !

Toi dont la moelle a coulé et coule encore dans le sang de nos fils, ô Homère, tu fus aveugle, tu fus mendiant, tu fus ignoré, et nul ne sait même le lieu de ta naissance. Cependant, tu nous as initiés à

l'héroïsme, tu as engendré les preux au grand cœur, tu nous as enseigné l'intervention constante des dieux dans les choses humaines et la puissance irrésistible du destin. C'est ton souffle surhumain qui sortait des lèvres mourantes de Roland et qui faisait résonner son cor à Roncevaux ; c'est ton rire inextinguible qui secouait le ventre du grand Rabelais et qui inspira tous ses écrits ; mais c'est aussi ta petite île d'Ithaque, si chère à Ulysse, qui a enfanté chez nous l'amour de la Patrie, et qui nous permet d'avoir aujourd'hui pour la France, patrie de toutes les patries, un amour sans bornes, une adoration sans réserves ! Tu es un dieu !

Et que dire de toi, Virgile, ô le plus doux de tous les chantres, de toi qui as osé proclamer que tout vivait, que rien n'était inanimé, que les choses mêmes avaient des larmes ?

Sunt lacrimæ rerum !

Tu es descendu vivant dans le royaume des ombres ; tu as cueilli le rameau d'or de la suprême maîtrise ; tu as senti mieux que personne l'afflatus divin : « *Deus ecce Deus !* » tu as été le poète de la plus merveilleuse compassion, et le prophète de l'âge d'or qui doit revenir :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna !

Et toi, Lucrèce, n'as-tu pas entr'ouvert aux hommes les portes du Temple de la sérénité ; ne les as-tu pas affranchis des terreurs inanes de Cerbère ; ne leur as-tu pas appris que, pour être des dieux, il leur suffisait de recouvrer la paix ? Et cepen-

dant, être sublime, tu voulus vivre comme les humains dont tu venais partager le sort : toi aussi, prêtre de Vénus âme ardente, tu cédas à l'empire de l'amour, et tu mourus de la main de Vénus même dans la nuit d'une mystérieuse folie. Tu es un dieu !

Ne te conférerai-je pas aussi ce titre, à toi, Ovide, qui, parlant si naturellement la langue du ciel (*quidquid tentabam scribere versus erat*) réappris à ton siècle les purs préceptes de Pythagore, dévoilas les secrets de l'universelle métamorphose et de la transmigration des âmes; qui, brûlant d'une flamme téméraire, fus contraint pour cette cause de t'exiler dans de sombres marécages, au milieu d'êtres sauvages que tu charmais par tes chants, tel Orphée les lions et les tigres de Thrace ? Et, pour en arriver à des temps plus rapprochés de nous, qui peut te lire, Villon, sans avoir les yeux mouillés de douces larmes, ô toi qui célébras avec tant de réalité le néant des fausses joies; toi qui consentis à jouer ici-bas le rôle d'un mauvais escholier, d'un fripon, d'un souteneur même, et dont néanmoins le cœur sanglotant nous élève vers l'obéissance divine et nous fait pressentir la voix lointaine de Verlaine ? O Corneille, n'est-ce pas toi qui fis reconnaître à tout un grand peuple le triomphe de l'amour sur tous les préjugés humains ? Cependant tu vécus obscurément, comme il sied aux dieux, et tu savouras le pain amer de la misère ! Que de luttes tu eus à entreprendre et à soutenir, ô Molière, toi dont l'ironie

sortait d'un abîme de tristesse ! Mais si tu succombas à la peine, après t'être dévoué pour tous, tu proclamas la précellence du sentiment naturel sur les arguties, tu fustigeas les faux savants, tu fis rentrer l'hypocrisie dans son repaire, tu fus vainqueur de Tartufe comme Apollon du dragon pythien. Tu es un dieu ! Dieux aussi, dieux aussi, vous Lamartine, Musset, Baudelaire, qui fîtes couler par votre plume le plus pur sang de votre cœur, et dont la plainte éternelle sera répétée d'âge en âge par les plus lointains échos ! Car tous vous avez proféré cette leçon solennelle que l'âme de l'homme est faite pour la douleur, qu'elle s'y retrouve comme dans son élément naturel, et qu'elle ne saurait mieux s'exalter et se diviniser que sous l'empire de cette douleur même :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître !

s'est écrié Musset. Et il ajoute :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré !

Et Beaudelaire :

Je sais que la douleur est la *Noblesse unique*,
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut, pour tresser ma couronne mystique,
Imposer tous les temps et tous les univers !

Oui, voilà bien la grande et immuable doctrine

qui ressort, en fin de compte, des vaticinations de ces envoyés célestes : la douleur, sceau de noblesse dont sont signés les Élus, c'est-à-dire tous ceux qui sont en voie d'ascension vers l'ineffable Lumière. Et, dans tous les cas, cette douleur est l'indispensable attribut de tous les dieux qui se manifestent sur la terre : leur vie n'est qu'une longue et inexprimable agonie ; leur église, à eux, est celle de Notre-Dame-de-Misère, et leur dernier refuge l'hôpital. Car, je le répète, ils ont librement voulu, *dans leur volonté divine*, subir toutes les pires calamités qui peuvent advenir aux hommes ; ils ont librement consenti à porter toutes les tares, à supporter toutes les humiliations, toutes les contradictions, toutes les attaques, toutes les injures, toutes les meurtrissures, parce que c'est à cette unique condition qu'ils pouvaient donner à leurs frères de grands et utiles enseignements, et révéler aux yeux de la foule, ou seulement d'une élite, le Dieu vivant et triomphant qui habite au cœur de l'homme et qui constitue l'essence et la raison d'être de l'humanité.

Car pour être vraiment homme, il faut avoir les vices et les passions de l'homme dans toute leur intensité ; de même que, pour être dieu, il faut posséder en soi le sens indéfectible de la Beauté supérieure et l'intuition profonde des choses éternelles. C'est cette dualité qui éclate à chaque pas dans l'existence des poètes. Seulement le vulgaire ne voit d'eux que le côté humain, alors que seul le disciple fidèle et recueilli entrevoit la forme divine

qui lui montre son Maître tendant déjà à remonter vers les splendeurs des Sphères suprêmes.

Voilà pourquoi, par exemple, le poète des *Fleurs du Mal* a passé sa vie à sangloter désespérément ; pourquoi il n'a jamais eu que des dettes pour tout avoir, pourquoi il a tenté de se suicider ; pourquoi il est mort dans un dénuement atroce et sous l'étreinte de la plus terrible des maladies. Voilà pourquoi Edgar Poë a enduré toutes les privations, y compris la faim, est devenu alcoolique, et a été trouvé, un matin, râlant et pantelant dans un carrefour !

Devant d'aussi infortunées, d'aussi belles et d'aussi augustes victimes, on ne peut vraiment que s'écrier :

Salutation aux Fils des Dieux ? Salutation aux éternels Messies ! Salutation à tous ces Maîtres de Compassion !

Lyon, 2 janvier 1913.

Karl NISSA.



AMULETTES ET TALISMANS

Les Pierres de foudre

Les Grecs et les Romains avaient eu connaissance d'instruments très anciens, fabriqués par l'homme, notamment de haches en pierre ; mais ils les considéraient comme des pierres tombées des nuages pendant les temps d'orage et, pour ce motif, les désignaient sous le nom de *Céraunies*, ce qui veut *pierre de tonnerre* ou *pierre de foudre*. Et comment auraient-ils pu douter de l'origine céleste de ces pierres ? Galba, avant de devenir empereur, avait vu tomber la foudre dans un lac des Cantabres ; il le fit fouiller et y trouva douze haches. Les Céraunies passaient pour jouir de propriétés surnaturelles, et Galba considéra celles qui avaient été retirées du lac des Cantabres comme un talisman émanant directement des dieux : Les puissances célestes l'informaient, par ce moyen, qu'il deviendrait empereur. Des pierres si précieuses étaient soigneusement conservées, et on ne les utilisait que pour certains usages. L'Espagne, comme tribut, apporta à Rome une pierre de foudre ; dans le même pays, on se

servit de Céraunies pour orner le diadème des déesses Isis et Junon.

Les Égyptiens supposaient que les pierres tombées du ciel, les *ba en pe*, étaient des fragments de la voûte de pierre du ciel, détachés par les éclats du tonnerre. Jusqu'à nos jours, en passant par les Grecs, les Romains, les Arabes et tout le Moyen-Age, la croyance fut générale que les outils de l'âge de la pierre, découverts dans le sol, avaient la foudre pour origine. La bibliographie seule du sujet serait longue, s'il fallait signaler les passages de Damigéron, de Pline, de Sénèque, de Claudien, de saint Isidore, de Marbode, de tous les *lapidaires*, en un mot (1) ; en réalité, la thèse est unique, les auteurs n'ayant fait que se copier les uns les autres. M. Salomon Reinach en a publié l'essence (2).

Les guerriers germains portaient la même hache sur leurs casques d'or, pour gagner des batailles avec l'aide de la divinité.

Ces croyances ont existé chez nous et persistent encore dans quelques coins de la France, que nous citerons plus loin. « Au XIIe siècle, nous dit M. Cartailhac, l'évêque de Rennes, Marbode, nous certifiera qu'avec elles (les pierres de foudre) on peut gagner sa cause et triompher dans les combats, affronter les flots sans crainte d'un naufrage, protéger contre la foudre soi-même, sa maison, sa ville,

(1) F. de Mély, *les Pierres de foudre chez les Chinois et les Japonais*.

(2) S. Reinach, *Antiquités nationales*.

avoir de doux songes et un agréable sommeil ; une page entière énumère les vertus surnaturelles des Céraunies... » Vers 1670, ajoute plus loin le même auteur, un pareil trésor fut apporté « à Monseigneur le prince François de Lorraine, évesque de Verdun, par M. de Marcheville, — ambassadeur pour le roi de France à Constantinople auprès du Grand Seigneur — laquelle pierre nephréticque portée au bras ou sur les reins, a une vertu merveilleuse pour jeter et préserver de la gravelle, comme l'expérience le faict voire journellement. » De nos jours, en Bretagne, dans l'Aveyron, les bergers considèrent les haches en pierre comme un talisman pour préserver leurs troupeaux de la foudre. Il y a vingt-cinq ans, j'ai vu, en Touraine, des paysans chercher la « pierre de foudre » dans une écurie qui venait d'être incendiée par le fluide électrique, afin d'en préserver leur maison dans l'avenir. Dans le Bourbonnais, les haches préhistoriques sont également des pierres de foudre ; on leur attribue des vertus particulières. Un fermier de Treban, dit Pérot, en avait déposé une très belle dans l'auge qui servait à faire boire son bétail ; il nous dit que cette pierre préserverait ses animaux de toutes les maladies contagieuses, car c'était *oune piarre de tounarre.*

En Italie, des pointes de flèches en silex sont souvent montées en argent ou en or et considérées comme de puissantes amulettes. Il n'est pas rare de les voir suspendues à des chapelets ou à des colliers. La même coutume existe dans la Haute-Garonne, en

Écosse, etc. Cependant, dès 1636, Boèce de Boot, après avoir déclaré que les instruments de pierre étaient considérés comme « flesche du foudre » et assuré « que si quelqu'un voulait combattre cette opinion communément tenuë, et y desnier son consentement, il paroistroit fol », ne craignit pas, pour sa part, d'être taxé de folie; il se demanda si ce n'étaient pas des marteaux, des coins, des haches, des socs de charrues façonnés primitivement en fer et transformés en pierre par le temps.

Un demi-siècle auparavant, Mercati, éminent minéralogiste italien, avait découvert la vérité ; mais son manuscrit ne fut publié qu'en 1717. Il prétendait, avec juste raison, qu'il n'était pas possible de prouver que les Céraunies n'existaient pas dans les endroits où on les trouvait à la suite d'un orage, avant que la foudre n'eût produit ses ravages. Il va plus loin et n'hésite pas à voir dans les prétendues pierres de foudre les armes des « plus anciens hommes ». Mercati était intendant du Jardin des plantes du Vatican et il ne pouvait guère rompre avec la tradition. Aussi les haches, les pointes de flèches en silex dont il parle, il les attribue à des hommes qui vécurent entre Adam et Tubalcaïn et qui, ignorant l'usage des métaux, « fabriquaient tout avec des pierres aiguisées (1) ». Il prouve, par des textes, que les couteaux de pierre ont été employés aux époques historiques. Les embaumeurs

(1) Dr Verneau, *l'Enfance de l'humanité.*

égyptiens ouvraient, en effet, les cadavres avec des outils en silex ; Jéhovah avait ordonné à Josué de fabriquer des couteaux de pierre pour circoncire les Israélites ; les prêtres de Baal et de Cybèle se faisaient, avec des instruments semblables, des incisions pour se rendre la divinité favorable. Il serait facile de multiplier ces exemples. Mais revenons à nos pierres de foudre. Quand Séleucus Nicator cherchait un emplacement pour la nouvelle capitale qu'il voulait bâtir, il se laissa guider par l'augure de la foudre et construisit Séleucie à l'endroit qui en avait été frappé. La foudre même qui était tombée en ce lieu y fut adorée sous les noms de Zeus Céraunios ou Casios, et les monnaies de Séleucie nous montrent que cette foudre n'était autre qu'un aérolithe (de forme conique), lequel s'y échange avec l'image ordinaire de la foudre de Jupiter.

Les pierres noires dites divines, adorées à Laodicée, en Syrie, étaient également de forme conique. Elles étaient dédiées à Oreste dans la légende hellénisée. La pierre d'Émèse, appelée Elagabalus, était une pierre conique avec la figure du κτεις très nettement déterminée à sa base, comme on peut le voir par la célèbre monnaie d'or frappée au nom de l'empereur Uranius Antoninus (Lenormant, *Rev. Numism.*, 1843). « C'était, dit Hérodien, une grande pierre ronde par le bas et se terminant en pointe; elle a la figure d'un cône; sa couleur est noire, les habitants se glorifient de cette pierre, qu'ils disent tombée du ciel; ils font voir, aux étrangers qui la

considèrent, quelques inégalités, quelques formes peu apparentes. Ils affirment que c'est une image imparfaite du Soleil et la révèrent à ce titre. »

On classait aussi parmi les pierres de foudre, ou pierres de nature ignée, les pierres précieuses dont les feux ou les reflets faisaient songer aux rayons d'une étoile ou au brillant de l'éclair.

C'est ainsi que le jaspe était appelé *Stella rutilis punctis* et que la sidérite devait son nom à son éclat. Telle était encore l'émeraude, dont le nom hébreu *baréketh* a pour racine le mot *barak* qui signifie éclair. On peut citer en exemple l'émeraude colossale du temple de Melkarth, à Tyr, que les fragments de Sanchoniaton désignent comme un astre tombé du ciel. Cette pierre aurait été ramassée par Astarté elle-même et consacrée par elle au divin Melkarth (1).

Au siècle dernier, on attribuait à quelques ceraunies des vertus diverses, entre autres celle de guérir ou d'empêcher les hernies aux enfants. Les fossiles de formes lancéolées ou étoilées furent également classés parmi les pierres de foudre. Notons, d'après Pline, qu'ils furent parfois considérés comme tombés du ciel par des nuits sans orage et sans lune.

Les *bélemnites*, de βελεμνον, trait, dard, sont des pierres de foudre pour les paysans allemands qui les nomment *Donnerkiel* ou *Donnerstein*, ainsi que pour les paysans de la Flandre qui les appellent *Dondersteenen*. Aux environs de Marche (Luxembourg) ces

(1) P. Saint-Yves, *les Reliques et les Images légendaires.*

fuseaux de pierre reçoivent le nom de « Moha di Steule », pierres d'étoile; les Marchois pensent qu'ils tombent avec les étoiles filantes. Enfin, les paysans français les tiennent pour des pierres de foudre.

F. de Mély, que nous citons plus haut, nous dit : « En ce qui concerne le Japon, le travail a été fait; mais il se trouve dans un livre si peu connu, si rare, avec un titre qui ferait si difficilement soupçonner le chapitre qu'on y va rencontrer, que la question a passé absolument inaperçue (1). Un résumé en sera donné pour les Occidentaux, en quelque sorte une étude inédite. »

Geerts divise en quatre catégories les différents instruments de pierre du Japon :

1° Les armes, les couteaux, les aiguilles de pierre;

2° Les pierres de foudre;

3° Les pierres ornementales de la période de Kamis (ancêtres divins);

4° Les pierres ornementales d'une période plus récente.

Nous ne résumerons ici que les chapitres ayant rapport aux pierres de foudre.

Hekt reki seki no rui (les pierres de foudre). On y voit décrits :

1° Les coins de foudre, haches de foudre, *Rai fu* (hache de tonnerre) appelées aussi *Ten gu no masakari*

(1) Geerts, *les Produits de la nature japonaise et chinoise*, Yokohama.

(la grande hache de Tengu), *Kitsune no ma sakari* (grande hache dite du renard); on en trouve de fréquents spécimens dans les collections des archéologues japonais, et notamment au Musée de Yedo et de Kiyoto. Ces instruments de pierre sont toujours bien polis et à bords arrondis, leur surface luisante les distingue des coins scandinaves d'ordinaire rudes et raboteux. Les coins perforés ne semblent pas exister au Japon, bien que l'auteur du *Hon zo ko moku* (*Pen ts' ao Kang mou*) nous informe qu'en Chine il s'en trouve quelquefois de percés de deux trous.

Ils sont fabriqués en diorite, en mélaphire, en porphyre brun, en porphyre vert ou ophite, en pétrosilex, et, quelquefois, en phtanite ou Kieselschiefer.

Ils ont été trouvés à Tsuyama, dans la province d'Awa, à Akasaka, dans la province de Mutsu de Yechigo.

2° *Kitsune no Kanna ishi* (pierre fer de rabot du renard) : Instrument en pierre, ayant la forme d'un fer de rabot. Le renard étant, au Japon, d'après les croyances populaires, le symbole ou l'incarnation du démon, on conçoit aisément qu'on attribue à ces pierres une origine surnaturelle. Au Musée de Leyde, se trouve un spécimen de cette sorte de pierre, bien poli et taillé dans du pétrosilex vert foncé.

3° *Raijo* (bâton de tonnerre) ; Heki reki chin (pilon étincelant).

Les instruments dont il est ici question se trouvent

dans la collection du temple Ochoin, à Nagahama, dans la province d'Omi, et au Musée de Yedo.

4° *Roi tsui* (marteau de tonnerre) : Pierre cylindrique, fort dure, lourde, noirâtre, d'environ un pied de longueur.

5° *Rai guwan* (bracelet et anneau de tonnerre) : Pierres très dures, brillantes, noires, ou parsemées de taches blanches, en forme d'anneau et de cylindres, percées verticalement au centre. On en voit une dans le temple d'Hosenji, à Yanagi Bamba, Yamatocho (Kiyoto) ; elle semble être une espèce d'agate.

6° *Rai boku* (encre de tonnerre).

Geerts cite le *Hon zo to moka* : « Dans le district de Rai Shu, en Chine, où il y a beaucoup d'orages accompagnés de tonnerre, on voit, de temps en temps, tomber, après ces orages, une pluie de pierres noires, brillantes, sonores, lourdes et fort dures, de la longueur d'un doigt. Ce sont ces pierres que l'on appelle *rai boku* ou encre de tonnerre. » Selon d'autres écrivains, *rai boku* serait une substance qui n'est ni pierre ni terre, mais une espèce d'encre dure produite par la foudre.

Enfin le célèbre naturaliste japonais Ono Ranzon dit : « Le *rai boku* est produit par un animal (mythologique), *raifu*, qui vit dans les hautes montagnes, à Kisoyama. Cet animal a quelque ressemblance avec le cochon. Il va au-devant de la foudre, qu'il aime, et, enlevé par elle dans les airs, il retombe à terre brisé en morceaux. Ce sont ces fragments qui forment le *rai boku* ou de tonnerre.

7° *Rai fu Kyo* (scie de tonnerre) : Pierre de diorite taillée, au Musée de Yedo.

8° *Ban teki* (flûte de pierre, dite de tonnerre), au Musée du Ministère de l'Intérieur, à Yedo. Ce sont des géodes ou masses de silice concrétionnées, creuses.

9° *Seki kyo* (pilon à riz), Gros galet arrondi, au Musée de Yedo.

De Geerts nous dit encore : « Le *Pilitchen* ou *eiki* (pierre de tonnerre) est une espèce de pierre qu'on trouve après la foudre tombée, tantôt d'une figure, tantôt d'une autre, ordinairement de la figure d'un fer d'une hache, à cela près qu'il n'a pas de trou pour l'emmancher, ou d'une barre de fer, ou d'une lime, quelquefois longue de plus d'un pied, et pesant trois ou quatre livres, très dures, de couleur bleue, noir marbré, etc. On les trouve après le tonnerre enterrées dans la terre à cinq ou six pieds, et souvent plus ; il tombe quelquefois une matière qu'on appelle perle ou brillant : c'est un phosphore qui luit dans les ténèbres.

C'est par l'agitation ou mouvement violent, ou du choc des vapeurs ou matières subtiles du Soleil et de sa femme que se produisent ces grands bruits, déterminés ou mus l'un et l'autre par un esprit ou être intelligent qui agit en cela, et en tant de productions que nous voyons, avec une sagesse parfaite. Les voies de ces esprits sont obscures et imperceptibles à notre égard, nous ne pouvons les pénétrer à fond.

Maintenant voici leurs vertus magiques : On attribue à cette pierre d'être d'usage pour faire revenir de certaines frayeurs subites et extraordinaires qui démontent le cerveau, et font qu'on ne connaît pas les gens ; item, d'être utile dans la dysurie provenant de gravelle ; la manière d'en user, en ces deux cas, c'est de l'user en la frottant dans de l'eau qu'on fait boire ou d'en faire cuire et en prendre ainsi avec l'eau dans laquelle elle a bouilli. On dit que, mise sous le chevet, elle empêche qu'on ait des songes effrayants. On en fait prendre de la râclure dans la phtisie et pour tuer les plus vieux et les plus dangereux vers ; item, mise dans les coffres et armoires, elle empêche qu'il ne s'y engendre des vers. »

Ce ne sont pas là assurément toutes les vertus que nous rencontrons dans les *lapidaires* occidentaux. Mais il faut réfléchir que le *Pent's ao Kang mou* est un livre essentiellement médical et, comme tel, il parle naturellement des maladies les plus fréquentes du pays de son rédacteur. Damigéron, au contraire, est surtout magique, et si, après lui, de nombreux auteurs nous apprennent que la Céraunie est *rutilans ut flamma* il nous dira encore que la pierre de foudre empêche les tempêtes, préserve du naufrage et *dat in somnis bona somnia*. Il y a donc, en Occident, deux des qualités que le *lapidaire* chinois reconnaît au *Pi li tchen* : pierre brillante qui empêche les mauvais rêves.

Les oursins fossiles des terrains crétacés ont été

pris également pour des pierres de tonnerre. Pline les dénomme *Brontia* et les Brontias ou pierres de foudre, talismans très usagés au moyen-âge, possédaient la vertu de résister au mauvais air, étant portées dans la poche ou ailleurs.

Pérot, le folkloriste distingué, vit à Clermond-Ferrand, en 1880, une femme qui portait suspendu sur la poitrine un oursin perforé qu'elle tenait de sa famille et qu'elle considérait comme le porte-bonheur de sa maison.

La *Crapaudine* était aussi une « pierre de tonnerre ». Cette pierre, que l'on suppose être extraite du crapaud, avait des vertus analogues à celle de la corne de licorne dont nous avons parlé dans un précédent article. Homet nie cette propriété ; il a ajouté : « Je ne voudrais pas néanmoins contester qu'il ne s'en trouve dans la tête des vieux crapauds ; il est certain que celle que nous vendons ne provient pas des animaux. »

Porta nous dit aussi que la crapaudine se trouve dans la tête du crapaud ; elle est bonne pour les maléfices.

« C'est une pierre, ajoute un auteur anonyme, opaque qui est dans le crâne du crapaud ; plusieurs on escrit que c'estoit la *Pierre de Tonnerre*. Elle est très utile pour découvrir le venin ; on dict qu'estant approchée d'une partie venimeuse, elle suë et iette des gouttelettes. »

Lemery voit dans notre pierre des « dents de poissons prétifiées » et il dit : « On prétend qu'étant ap-

pliquées sur les morsures ou piqûres des bêtes venimeuses, elles en attirent le venin au dehors. » On fait monter la crapaudine ronde sur des bagues, et on la porte au doigt pour se garantir du mauvais air ; on en pend aussi au cou pour la fièvre quarte.

A Rome, il n'y avait rien de plus sacré que le serment par *Jupiter Lapis*. Ceux qui le prêtaient hors de cette ville tenaient ordinairement une hache de pierre à la main... quelquefois, selon Tite-Live, ils en frappaient une victime au milieu du front, et la formule dont ils se servaient était çoncue en ces termes : « Si je viole ma foi, que Jupiter me frappe comme je vais frapper cette victime ; et qu'il me frappe avec d'autant plus de force que son pouvoir est au dessus de celui des hommes. » L'Empereur Auguste n'eût pas recueilli dans son Musée de Capri des fragments de pierres polies s'il ne les eût considérés comme des talismans ou des pierres d'origine divine.

Les Italiens, nous dit Saint-Yves, font encore des talismans de ces anciennes hachettes à serments et les nomment des flèches de foudre, *saetto o fulmini*. Le professeur G. Belluci en a réuni un certain nombre dans sa collection d'amulettes. On en connaît quelques-unes qui ont été gravées pour accroître leur puissance talismanique.

Les silex éclatés ou taillés passent encore, en Italie, pour être produits par la foudre et sont constamment employés comme amulette ou talismans préservatifs ; on les porte sur soi et on en a souvent

trouvé qui avaient été intentionnellement placés dans les fondations. Les têtes de flèches préservent, dit-on, des coups de foudre ; une vieille campagnarde de l'Ombrie (à Saint-Apollinare, près Marsciano) avait suspendu à la tête de son lit, parmi les images des saints, une tête de flèche enfermée dans une sorte de vœu en forme de cœur ; pendant les orages on allumait des chandelles et on priait devant cet objet ; en Toscane, un grand racloir était aussi suspendu à la tête d'un lit, parmi des images de saints. A. Aquila, une tête de flèche, enchâssée dans une élégante monture en argent, était attachée au bout d'un chapelet.

Tout récemment encore, dans le toit d'un couvent de Bonn, en Prusse-Rhénane, il y avait une hache polie servant de paratonnerre,

A Cracovie, on se sert des mêmes pierres pour adoucir les douleurs de l'enfantement, on met sur les genoux de la patiente la vraie *pointe de flèche* du tonnerre, c'est-à-dire un silex taillé.

Il y a quelque trente ans, nous dit Sébillot, dans la Haute-Bretagne, on récitait encore la formule suivante pendant l'orage :

Pierre, Pierre
Garde-moi du tonnerre.

Ou cet autre :

Sainte Barbe, Sainte Fleur
A la Croix de mon Sauveur

Partout où l'honneur ira
Sainte Barbe vous gardera.
Par la vertu de cette *pierre*
Que je sois préservé du tonnerre.

Ces invocations devaient être prononcées en tenant à la main un fragment de pierre préhistorique : hache, flèche ou couteau. M. Le Rouzic, conservateur du musée Miln, à Carnac (Morbihan), possède une hache polie qui a servi pendant longtemps à guérir les jeunes vaches de la fièvre vitulaire (erfelor, en breton). Il suffisait, pour les guérir, de faire chauffer la hache et d'en frictionner le pis et les trayons des vaches malades. M. de Le Rouzic possède deux autres haches polies non moins curieuses, l'une, mise dans l'eau en ébullition, la rendait capable de faire revenir la crème aux vaches qui l'avaient perdue, l'autre, placée dans un charnier, empêchait le lard de tourner. On dit encore dans le Morbihan que les soldats qui portent des pierres de tonnerre ne courent pas le risque d'être tués ni blessés à la guerre. On retrouve des usages semblables en Auvergne. En Bresse et dans beaucoup d'autres pays, les indigènes enterraient très souvent une pierre de tonnerre dans les fondations d'une maison nouvelle.

Les paysans des Landes, de la Gironde placent *une peyre de toune* sur le seuil de leurs bergeries, surtout quand elles sont couvertes en chaume ; dans le Lauraguais, on les met dans quelque trou de muraille... Dans le Tarn, les haches suspendues à l'intérieur des étables garantissent les moutons

des maladies; ailleurs, on les mettra dans la crèche, au-dessous ou à proximité du bétail... Dans le Dauphiné et le Vivarais on appelle les hachettes celtiques pierre de tonnerre ou pierre de la brebis, ou encore pierre de la pigote (en patois *la pigoto* désignant la clavelée ou le claveau que ces pierres guérissent). On les suspend dans la toison ou dans la sonnette des brebis. Il y a une cinquantaine d'années, des fermières des environs de Dinan plaçaient dans le nid des poules couveuses des haches de pierre, vraisemblablement destinées à préserver les œufs des effets de l'orage. A Roye, dans la Somme, en abattant de vieux pommiers on a trouvé des haches de pierres que les gens devaient avoir mises dessous pour les préserver de la foudre. Pendant un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre, un fermier de l'île de Serk (l'une des îles du groupe de Guernesey) vit le tonnerre tomber sur l'épaule d'une de ses vaches qui broutait dans un champ devant la maison. La mort avait été instantanée et la vache était trouvée à genoux toute roide. Le fermier se met à creuser autour de cet endroit dans le but de trouver la pierre à foudre qui l'avait tuée. Hasard singulier ! Il trouva une petite hache en serpentine tout près de la tête de la bête foudroyée. (*Revue des Trad. Popul.* 1895.)

Mêmes croyances au Brésil. Un vieux chasseur ayant montré à un Indien deux celtes de pierre, celui-ci dit : « Ce sont des pierres enchantées qui naissent de l'éclair, *pedras de cornisco*, et s'enfoncent profondément dans le sol lorsque tombe la foudre.

Mais comme elles sont animées, elles remontent tous les ans d'une brasse et c'est grâce à ce mouvement du fond vers la surface qu'on les trouve à fleur de terre après six années révolues ; ce n'est qu'en arrivant ainsi à la lumière quelles perdent à la fois leur vie et leur malignité. » Et le vieil Indien se défiait de ces deux pierres encore engagées dans la terre du fossé d'où on les avait fait ressortir. M. Wagner, qui les accompagnait, s'exposa, en s'en emparant, à de graves dangers. On a vu de ces pierres qui n'étaient pas tout à fait mortes s'animer tout d'un coup par un de ces violents orages des Tropiques, et se lancer à travers les maisons, perforant planchers et cloisons, ne respectant ni les animaux ni les hommes.

C. B.



Critique Littéraire

" HOMÉROS "

Drame antique et en vers de Léon Combes (1)

Homéros !...

Déjà, en notre esprit, s'illumine le souvenir du grand poète qui berça nos années de jeunesse ; s'exalte l'admiration que nous éprouvâmes intensément pour l'aède errant, vieux et aveugle ; ressuscite le culte pieux que nous vouâmes au chantre des divines rhapsodies.

L'évocation de ce nom prestigieux fait revivre, dans une brume de grâce ou dans une lumière d'apothéose, les êtres charmants ou terribles qui enchantèrent nos quinze ans : la jolie Nausica, la séduisante Circé ; les héros immortels : Ulysse, Hector, Achille.., toutes les créations de ce génie unique qui survit dans les siècles, en dépit des révolutions et des ruines.

Il fallait une audace bien autorisée, un talent exceptionnel pour oser transporter dans un poème,

(1) Voir *Les Annales du Progrès* (1913).

dans un drame cette figure éblouissante ; il fallait surtout que l'audacieux, sûr de son génie, eût une grande foi dans les dons magnifiques qu'il reçut de la Nature et qu'il développa dans la méditation, dans la contemplation attentive de celui qu'il voulait faire revivre sous nos yeux, pour qu'il se hasardât à tenter cet exploit qui risquait d'être sacrilège: de pareilles entreprises ne valent pas seulement par l'effort, bon en soi, mais, surtout, par la réalisation.

Cette audace, Léon Combes l'eut tout entière ; cette foi, il l'eut au suprême degré, et du colossal effort de l'artiste créateur naquit ce poème, ce chef-d'œuvre réalisé : *Homéros*. C'est une victoire qui compte, dans la vie intellectuelle d'un forgeur de rythmes et d'idéals ; c'est une pierre de plus apportée à l'édifice non encore achevé que construisent depuis des millénaires les architectes de la pensée. On peut done magnifier avec une sincère, une émue admiration l'œuvre accomplie et associer dans le même élan d'enthousiasme, dans la même glorification, dans la même pure apothéose celui qui l'a conçue et concrétisée harmonieusement.

Homéros !... Un tel homme déborde les limites étroites de notre connaissance et apparaît comme un dieu devant lequel nous devrions nous prosterner religieusement. Nous craignons de le juger à la mesure de notre misérable intellect et de le rapetisser, lui qui trône dans les splendeurs immarcescibles où le poète l'a placé. Un dieu ne se prête pas à l'ana-

lyse, car il nous échappe, il est hors de notre domaine humain, hors même de l'humanité.

Mais si Homéros, à un certain point de vue, est hors de notre compréhension moyenne parce que évolué, du moins n'atteint-il pas à cette sublimité dans la perfection par un acte tout volontaire du poète : c'est par étapes que l'artisan de Chio parvient à ce stade où il ne lui est plus permis de reculer, ayant touché les bornes de l'extrême douleur et de l'extrême sacrifice. Car la douleur, le sacrifice divinisent l'homme et l'occultent, et c'est bien cette ascension que l'artiste a voulu symboliser.

Au premier acte, nous nous sentons sur un terrain accessible encore à nos sentiments. Nous goûtons, avec les joyeux compagnons de l'armurier-forgeron, les délices caduques et amissibles de la vie purement matérielle. Nous jouissons de la splendeur du ciel céruléen qui se dentèle d'arbustes vivaces, de la beauté d'une mer tépide toute frémissante de voiles, du retour des vendangeurs chargés de grappes savoureuses. Nous nous émouvons puissamment à la cantilène pathétique que chante le cœur d'Homéros amoureux de ce rossignol qu'il a élevé dans la plus vénuste des cages... Et même, nous sourions, apitoyés, le cœur étreint par une mélancolie qui prend sa source, pour beaucoup, dans des souvenirs personnels, aux tergiversations, aux hésitations sentimentales de cet amant timide qui craint d'avouer sa flamme. Oui, tout cela est très beau, très fin, très bien observé. C'est la vie

qui bouillonne, avec tous ses plaisirs, avec ses désirs et ses regrets : c'est plus que la représentation scénique de la vie, c'est la vie elle-même, l'existence physique des êtres ballottés par leurs sentiments et leurs passions. Homéros, artisan quadragénaire, amoureux d'Aedona, l'enfant qu'il connaît depuis toujours, c'est le thème du drame qui se précipite et duquel vont issir les plus humains cris de douleur, la plus divine des renonciations, le plus sublime des sacrifices.

Mais ici, au second acte, la passion se déchaîne. Homéros apprend l'inexprimable vérité, l'effondrement de ses rêves, hélas ! le déshonneur de sa pure, de sa divine Aedona. Pleurs, sanglots et déchirements : des ruines s'accumulent, dans l'âme du malheureux artisan, des ruines et un feu qui la ronge, une fièvre qui la corrode. Et pourtant cette âme s'élève et l'aède gravit les sommets, inaccessibles aux âmes moyennes, du dévouement et du sacrifice, de l'abnégation complète, intégrale, totale. Ses cris, son désespoir, son rêve splendide écroulé, et enfin son cruel martyre, nous émeuvent profondément. C'est une scène où le pathétique, sobre et sans emphase, sans grandiloquence vaine, nous hausse, avec une admiration frémissante, dans un monde super-matériel.

Au troisième acte, Homéros touche au sublime : l'homme se divinise par le sacrifice accepté qui épure son âme. C'est la partie la plus belle du drame, et, aussi, la plus délicate. Renonçons à la peindre,

les mots seraient insuffisants. D'ailleurs, le poète y a mis tant de sensibilité, tant d'art que nous serions impuissant à le suivre dans cette voie. Mais qu'il nous permette, au lieu de déflorer son poème, d'affirmer ici que le caractère d'Homéros, tout exceptionnel qu'il soit, tout divin que soit l'homme, n'atteint à une telle perfection que par les sentiers ardus du sacrifice consommé, de la douleur acceptée, de la renonciation voulue. Le drame, humain largement dans son symbolisme d'une ampleur grandiose, réalise magnifiquement son dessein, et Homéros, lorsque nous le voyons disparaître dans le lointain, aède aveugle et errant, est conforme, avec une inexprimable puissance, une réelle beauté, à celui que nous nous représentons d'après la tradition ou les légendes.

Nous n'avons pas voulu insister outre mesure sur le caractère d'Homéros, parce que le poète a, d'une part, respecté trop scrupuleusement la vérité historique, et, d'autre part, parce que le surhomme qu'il devient dans le drame que nous étudions échappe à toute analyse. Le divin ne se décrit pas plus que la beauté, il se sent, si l'on peut dire, car il émane de son caractère sacré des effluves qui nous pénètrent et nous émeuvent, et cela suffit. Mais, dans son sens général, *Homéros* en tant que drame, et drame antique (antique par les personnages qui s'y meuvent, de tout temps par les caractères et les passions d'abord physiques puis morales qui s'y développent avec une vigueur et une intensité re-

marquables) *Homéros* est un drame du plus pur symbolisme, et, mieux encore, le drame humain par excellence. Certes, il n'est pas absolument sûr que, dans la vie réelle, le personnage d'Homéros arrive, par un acte de pure volition, aux limites de la vertu et de la divine lumière : mais le poète a voulu montrer, précisément, que si ce n'est point là le fait ordinaire des contingences, il n'en demeure pas moins vrai que des êtres, évolués psychiquement plus que les autres, ont assez de force morale et de compréhension pour échapper aux sollicitations du plan matériel, pour atteindre, par étapes, les sphères supérieures.

C'est d'ailleurs la caractéristique essentielle du drame que cette victoire finale de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le cœur, l'âme étant le réceptacle des plus nobles sentiments de l'être, et le cœur le moteur de nos passions terrestres et illusoires.

Du reste, pouvait-il, le poète initié aux systèmes philosophiques des gymnosophistes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce, pouvait-il ne pas exalter le divin renoncement recommandé par les sages ? Connaissant la loi du Karma et les effets concomitants de cette loi suprême qui dirige le Cosmo, il devait, en tant qu'initié aux doctrines les plus hautes et les plus nobles qu'ont essaimé dans leurs sanctuaires les hiérophantes du Verbe et de la divine Magie, il devait absolument résoudre le problème qui se posait dans l'antagonisme du droit et

du devoir, par accorder, impérieusement, la prééminence au devoir sur le droit. Le poète est donc conséquent avec sa haute mission, qui place au-dessus de son art le symbole plus précieux encore du devenir ; et c'est par quoi son œuvre, indépendamment des qualités littéraires, demeurera comme l'une des plus belles, et des plus significatives, de notre temps et de notre dramaturgie ésotérique.



Avant de clore ce modeste essai sur le drame de notre ami et poète Léon Combes, nous voudrions dire quelques mots du style d'*Homéros*. On remarquera, par l'étude de ces vers si bien frappés, d'une ampleur parfois cornélienne, d'une douceur très souvent racinienne, que l'écrivain est, dans toute la force et l'étendue du terme, un poète. Il y a, en effet, dans ces alexandrins qui coulent avec une fluidité qui passe inaperçue à la lecture parce que le lecteur est saisi trop violemment par le pathétique de la situation, un art somptueux qui échappe à toute critique. Certes, sur la scène, le ver se cadence et s'amplifie dans la bouche de l'acteur et produit l'effet désiré. Mais il n'en demeure pas moins que l'alexandrin qui rend difficilement les situations dramatiques, lorsqu'il n'est pas d'un maître, acquiert dans *Homéros*, autant que dans *Polyeucte* ou *Andromaque*, une beauté, une vigueur, une plasticité que nous ne voulions point passer sous silence. Le seul reproche que nous nous permet-

trions de formuler, si l'art magnifique de l'artiste ne fermait d'ores et déjà notre bouche, et est-ce bien, après tout, un reproche, c'est que l'auteur d'*Homéros* ait cru devoir employer une langue trop somptueuse, des atticismes et des épithètes à racines hélléniques que lui seul pouvait se croire en droit d'employer, ce qui ne laisse pas néanmoins de dérouter le lecteur peu lettré. Mais comme Léon Combes œuvre pour les seuls esprits de lumière et de gnose, et non pour satisfaire, étroitement, les goûts d'un public ignare et incompréhensif, comme il prétend élever jusqu'à lui ses admirateurs et non s'abaisser au *profanum vulgus*, nous comprenons parfaitement dès lors le souci du poète et l'estimons encore davantage pour le superbe dédain qu'il professe à l'endroit des adulaleurs trop ésotériques de la populace.

Homéros, à ce point de vue encore, est une œuvre remarquable et nous sommes heureux et fier de le lui pouvoir redire, en toute sincérité, au seuil des pages qu'il cisela harmonieusement, dans un décor provençal riche de souvenirs et de réminiscences de l'Hellade aimée des dieux.

Juillet 1913.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.



PARTIE LITTÉRAIRE

A Camille Saint Saëns

A l'Illustre ami, à l'occasion de
sa nomination au titre de Commandeur de
la Légion d'honneur.
(1913)

Digne couronnement d'un labeur glorieux !...
Maître, Dieu t'a permis dans ta verte vieillesse
De voir ton nom fêté par tous ceux, en liesse,
Qui des normes d'Euterpe, ont le culte pieux...
Voici, vers toi, venir, exultant d'allégresse
Sous l'effluve sacré d'un dieu mystérieux,
Les fils des troubadours au front victorieux
Qu'eut déifiés Rome et couronnés la Grèce.
Ils viennent t'apporter, ces aëdes, en chœur,
O Maître d'Art lyrique, en vers jaillis du cœur
Un solennel hommage à ton puissant génie.
Ils n'oublieront jamais, eux, que c'est grâce à lui
Que la France, elle aussi, peut montrer aujourd'hui,
Aux peuples de la terre un titan d'harmonie !

COMBES Léon.



carner la force triomphante, si ce n'est la *Femme*, la Femme consciente d'elle-même, de son origine, de ses fins, la femme cessant d'être la compagne des calamités masculines dont elle est la première victime après en avoir été le prétexte et le but.

Il est bon de rappeler à ceux qui écoutent, qui savent entendre et qui savent regarder, parmi les façades croulantes d'un monde tout imbu encore d'ignorance grossière et de cruauté bestiale.

Il est bon, dis-je, de rappeler que le perfectionnement moral cristallise en le *Devenir* social, non par la forme violente de la synthèse masculine, mais la force équilibrée de la synthèse intégrale, de l'équivalence absolue des deux facteurs de l'humanité. Ces facteurs devenus égaux en seront plus étroitement unis dans la Pensée réceptrice de l'acte d'amour et d'union pour vaincre l'humanité inférieure.

Il est bon enfin de rappeler que toute une génération de femmes entrent aujourd'hui dans l'arène, portant en elles la lumière de l'Esprit, prêchant la « Bonne Nouvelle » de la Rénovation sociale, par l'esprit du Féminisme conscient de ses responsabilités, conscient de la nécessité morale où nous sommes d'aider à l'évolution de l'humanité.

Le Groupe Féministe d'études ésotériques auquel nous vous prions d'accorder votre précieuse adhésion a pour but de propager cette compréhension, de vulgariser par la connaissance la conscience profonde des vérités éternelles inscrites sur les rameaux dispersés de l'arbre de la Tradition, de travailler, enfin, par le livre et la parole, à la démonstration lumineuse d'un plan révélateur qui relève la Pensée de la femme à son niveau initial d'où sortira son affranchissement.

Quels seront nos moyens d'action ?

Tous ceux qui découlent de l'harmonie morale épanouissant l'humanité dans le Divin, tous ceux qui mettent

aux mains des jeunes générations le glorieux étendard des progrès moraux dont la base ne peut s'appuyer que sur la suprématie rendue à l'Esprit-Idéaliste, c'est-à-dire à l'Esprit du féminin dans l'éducation des âmes qui attend l'avenir.

Par tous les moyens, enfin, préparant la voie aux grandes destinées du règne de l'Esprit dans la Cité future que la femme, par un retour triomphant, doit fonder, par le seul effort de sa Pensée, sur les ruines de celles que l'homme n'a su édifier qu'avec toutes sortes de crimes.

Membres honoraires du Groupe Féministe d'Études Ésotériques :

Fabre des Essarts, Patriarche de l'Église Gnostique, qui, le 4 juin 1912, présidait, en la grande salle des Sociétés Savantes, la conférence de Mme de Bézobrazow : « Où est la terre ? »;

F.-Ch. Barlet;

Dr Papus.

Membres actifs :

Mme de Brézabrazow, déléguée du Féminisme Spiritualiste ;

Mme Chauvel de Chauvigny, déléguée Gnostique ;

MM. Prubey, délégué du « Progrès de Paris » ;

G. Chaplot, homme de lettres.

Adhésions :

Mmes Bauchamp, Claire Galichon, Blanche Barchon, Wirth, Baudement.

MM. Olivier, Baudement, Grégoire.

N. B. — Prière d'adresser les adhésions à Mme Chauvel

de Chauvigny, secrétaire général, rue du Val-de-Grâce, 17, Paris.

Les adhérents ont droit à l'envoi gratuit et franco du *Renouveau*, recueil de conférences initiatiques, ou de *Gerbe de Pensées*, s'ils n'oublient pas de joindre, à leur adhésion, leur carte indiquant leur domicile et leur profession.

Dans les mêmes conditions, on enverra, sur demande, le tirage spécial : « Où va la Barque d'Isis ? » — conférence faite par la fondatrice, le 21 juin 1913, grande salle des Sociétes Savantes, sur la thèse initiatique de l'Esprit du Féminin, de son point de départ déformé, de son droit opprimé par la Loi, de son irrévocable retour, etc.

Sophia. — Bibliothèque Internationale, publié par l'*Alliance gnostique universelle*.

Les vice-présients de cette Alliance ont décidé la publication immédiate d'une édition française des Œuvres initiatiques inédites de la Présidente-Fondatrice, *la Princesse Karadja*.

Ces œuvres seront graduellement imprimées sous le titre collectif *Sophia* en une série de brochures in-8° (papier de luxe), au prix de 1 fr.50 pièce. Comme ces brochures seront toutes du même format, elles pourront ensuite être reliées en volumes.

Le premier numéro de l'édition française de *Sophia* paraîtra sous peu. Ce sera *le sens ésotérique des sept sacrements*, dont une édition anglaise fut publiée il y a deux ans.

Voici les titres de quelques unes des brochures en voie de préparation :

La Vraie et la Fausse Gnose ; Fiat Pax ; La Tour de Babel ; Jachin et Boaz ; Les Erreurs de Salomon ; Les Secrets des Dieux ; Christ et Antéchrist (*etc., etc*).

Les membres de l'Alliance ainsi que les membres des Sociétés, Loges et Groupes avec lesquels nous entretenons des relations amicales sont cordialement invités à coopérer à cette œuvre en la portant à la connaissance de leurs amis.

Le tirage de *Sophia* sera de 3.000 à 10.000 exemplaires.

Les Revues et Publications qui désirent faire un échange de livraisons et d'annonces avec nous, sont priées de nous en avertir sans délai.

Les personnes qui désirent recevoir les brochures dès leur publication peuvent s'abonner à *Sophia* par anticipation. Un mandat de 5 francs donne droit à quatre brochures consécutives, expédiées franco. Les abonnés de *Sophia* recevront en outre franco et gratuitement nos diverses brochures de propagande, nos cartes postales illustrées et diverses circulaires, au fur et à mesure de leur publication.

Une réduction considérable est accordée aux Sociétés, Groupes ou Amis qui désirent coopérer à l'Œuvre en revendant ou en distribuant des exemplaires. Ils pourront obtenir (en les commandant à l'avance), *12 exemplaires de la même brochure pour dix francs.*

12 exemplaires à 1 fr. 50 = 18 francs ; il y a donc 8 frs. de réduction.

Des donations volontaires nous permettant d'exécuter notre programme d'une manière rapide et efficace seront reçues avec gratitude. Prière de les transmettre à la Gnosis Propaganda Fund, Drummond's Bank 49, Charing Gross. Londres W. G.

On est prié de s'adresser pour les abonnements, adhésions, annonces et échanges à l'Administration de *Sophia*, 49 Onslow Gardens, Londres S. W.

Tous les ouvrages de Mme La Princesse Karadja et Sophia se trouvent en vente chez M. Despols, 76, rue de Rennes, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs le très intéressant ouvrage du Dr Eugène Osty, *Lucidité et Intuition,* études expérimentales, qui vient de paraître à la librairie Félix ALCAN, 108, boulevard Saint-Germain. — Prix : 8 francs.

Bref exposé de la Doctrine Gnostique, par S.-J. Esclarmonde (Sophia) ; librairie Fernand DRUBRAY, 53 *bis*, quai des Grands-Augustins. — Prix : 0 fr. 75.

AVIS A NOS LECTEURS

A ÉCHANGER les trois ouvrages suivants :

Max DOUMIC. — **Le Secret de la Franc Maçonnerie** (5e édition Librairie académique Perrin et Cie 1910). 1 volume in-16 de 390 pages, broché. Prix marqué.. 3 fr. 50.

Maurice BOUÉ de VILLIER. — **Le Secret de la Rose-Croix** (5e édition de la Bibliothèque des Entretiens Idéalistes 1907) 1 brochure. Prix marqué.............. 1 fr.

J.-L. SAWYCE. — **Buddhisme populaire. Buddha** (édition Chamuel-1897) 1 brochure in-12. Prix marqué.. 0. 75.

Contre d'autres ouvrages sur l'occultisme, mais de préférence les suivants :

PAPUS. — **Ce que doit savoir un maître-maçon**, 1 vol., in-8°, 1911 .... 3 francs

SAIR. — **Claude de Saint-Martin**, 1 brochure in-12, 1905 .... 1 fr. 50

Adresser les propositions à M. Georges RAJAONSON, Écrivain interprète, Direction des Finances à Tananarive (Madagascar) ; joindre un timbre pour la réponse.

Journal du magnétisme et du psychisme expérimental

Il paraît à la fin du mois et étudie par la voie expérimentale tous les phénomènes psychiques : Magnétisme, Hypnotisme, Suggestion, Médiumnisme, etc... C'est une vaste tribune libre où les faits sont constatés avec rigueur et où des opinions différentes sont contenues. Chaque auteur est seul responsable des idées qu'il expose.

Prix de l'abonnement annuel :

France et ses Colonies........................ 10 francs
Étranger .... 12 francs
Prix du numéro (48 pages illustrées)......... 1 franc.

MM. H. H. DURVILLE, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Sommaire du mois d'août

DURVILLE (Henri). — Carancini prestidigitateur : 1° réponse aux critiques. — NAGER (Henri). — La voyance des eaux à distance : Une enquête est ouverte, la Méthode d'un voyant. Quelques preuves de voyance. A la recher-

che des eaux sulfureuses. La voyance hydroscopique dans l'histoire (2 gravures). — MORGAN (Victor). — Les nouvelles méthodes curatives et éducatives : Point de départ, véritables causes de la stérilité des efforts, l'examen de la situation, le réveil des émotions. Pardonnez au monde, Votre force est illimitée, les Manifestations d'un état d'âme, Prévision des Étapes. — *Peut-on prédire l'avenir?* — Opinion de l'Abbé Naudet : deux faits de Prévision, la Théorie des clichés astraux. — ALLENDY (Dr R.). — L'Alchimie, ses théories, ses symboles ; la Pierre philosophale; Quelques symboles hermétiques : l'ynyang, l'hiéroglyphe de Mercure, le mercure mythologique, la croix cerclée, le triangle, l'union des deux triangles, la fleur de lys héraldique, le serpent ouro boros, la création du monde (10 gravures). — BRIEUX (Jacques). — Comment on doit étudier l'Astrologie ou Essai sur la méthode en Astrologie.

Échos psychiques. — Contre la Bonne aventure. — Les sourciers en Allemagne. — Une preuve en faveur des Vies successives. Les fillettes jumelles du Dr C. Samona. Une expérience pratique de Réincarnation, la défunte Alexandrine se manifeste. Coups frappés et Typtologie. Une autre « entité » intervient, les déclarations des « entités » se confirment. Ressemblance, physique et morale (6 gravures). — FALCOZ : A la recherche d'un Trésor, impressions d'un baguettisant : Une légende à la Recherche des eaux, la forme des Radiations. — Henri SAUSSE : Entités astrales ou rêves fantasmagoriques. — L. REIBEL : Les chevaux calculateurs d'Elberfeld. — G. de FONTENAY: Au sujet du Fantôme identifié : Une rectification.

Les livres nouveaux. — Lire dans notre prochain numéro : *Carancini prestidigitateur.* — Compte rendu de nouvelles expériences. — Une lettre de M. Mangin. — Une réponse de M. le Dr Gaston Durville. — FUGAIROM (docteur). — Une preuve en faveur de la Survivance de l'âme, etc... etc... etc.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ce qui manque aux personnes qui veulent étudier *sérieusement l'occultisme*, ce sont surtout les livres de début et les alphabets.

Frappé de cette lacune, le Dr Papus vient de réunir en de petites brochures très claires les cours professés à l'École hermétique, sur les trois alphabets les plus utiles à connaître pour tout étudiant d'une des traditions de l'ésotérisme.

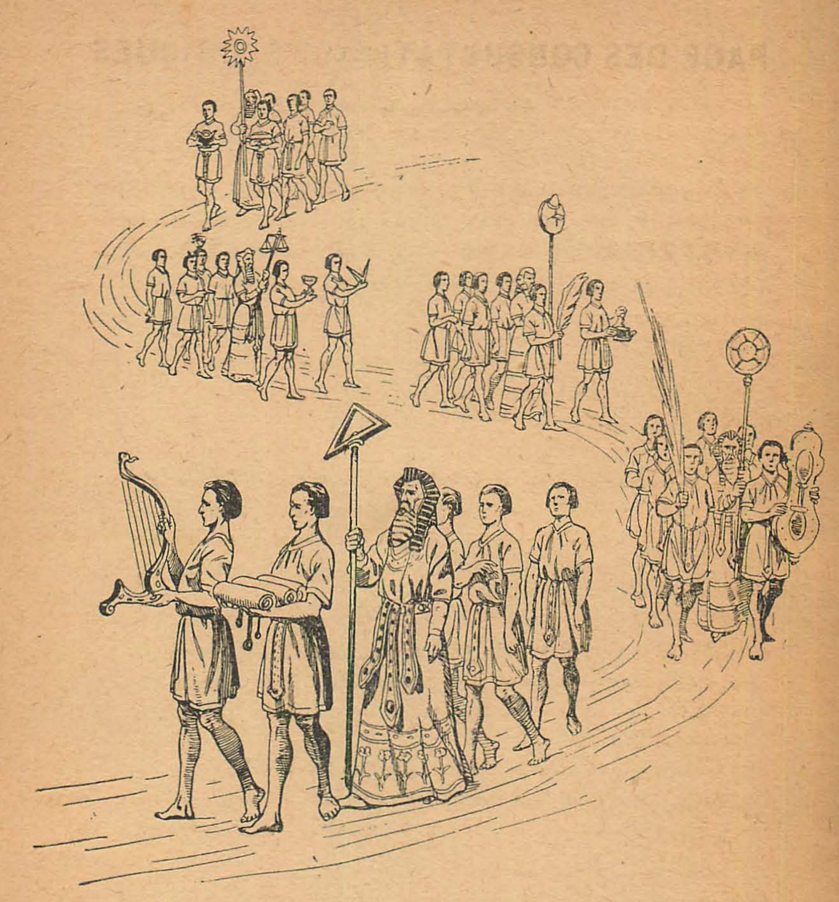
1° L'alphabet hébreu (*Premiers Eléments de lecture de la langue hébraïque*) pour l'étude de la tradition cabbalistique dite occidentale (1 fr. 25, franco 1. 45).

2° L'alphabet sanscrit (*Premiers Eléments de lecture de la langue sanscrite « Devanagari »*) pour l'étude de la Tradition orientale : Brahmanisme et Védisme, Bouddhisme et Néo-Bouddhisme, Néo-Théosophie, etc. (1 fr. 50, franco 1. 70.

3° L'alphabet égyptien (*Premiers Eléments de lecture de la langue égyptienne « hiéroglyphique »*) pour l'étude de l'origine de toutes les traditions hermétiques (1 fr. 25, franco 1. 45).

Chaque brochure renferme des modèles pratiques de lecture, ainsi que l'histoire et les rapports philologiques de chaque alphabet étudié. De nombreux tableaux et figures éclairent le texte.

Les trois brochures, 4 francs ; franco, 4 fr. 50. — **Dorbon Aîné**, éditeur, *19, boulevard Haussmann, Paris.*



Une Procession dans l'antique Égypte.

L'Imprimeur-Gérant : G. ENCAUSSE.

Imprimerie de *Mysteria*, 15, rue Séguier, Paris.

PAGE DES CONSULTATIONS PSYCHIQUES

Cette page sera réservée aux adresses des personnes pratiquant la voyance sous ses diverses formes. **MYSTERIA** se réserve la faculté de faire des enquêtes à la suite desquelles les voyantes seraient recommandées tout spécialement selon leur genre de facultés.

MYSTERIA s'efforcera ainsi de créer un service de consultations psychiques par correspondance, qui sera très utile à tous ses lecteurs et abonnés.

Prime à nos Abonnés

Moyennant 0 fr. 50, pour frais de manutention et d'envoi, chaque abonné de MYSTERIA recevra en prime une **Superbe Planche** de 80 centimètres sur 60 centimètres, représentant tous les rapports hermétiques et astrologiques de la tradition ésotérique.

Cette planche ornera admirablement le cabinet de travail et le cabinet de consultation des Occultistes et **elle n'est pas encore mise dans le commerce.**

Son prix réel est supérieur au prix de l'Abonnement.

OCTOBRE

Signe Zodiacal : LE SCORPION

	LE SCORPION			
	Le Serpentaire	*Le Scorpion.*	*Le Cynocéphale*	*L'Autel*
Ire PARTIE				
1. Zodiaque du Portique du Grand Temple d'Esne				
2. Zodiaque du Portique du Temple au Nord d'Esné				
3. Zodiaque du Portique du Grand Temple à Denderah.				
4. Zodiaque Circulaire à Denderah.				
5. Planisphère de Schaltz publié par Kircher.				
6 Sphère Arabe d'Abd-arrahmân				
7 Sphère Moderne				
IIe PARTIE				
1 Zodiaques Grecs ou Romains		b	c	
2 Zodiaques Indiens	1 d			
3 Zodiaques Gothiques				

Paris. — Imp. de *Mysteria*.